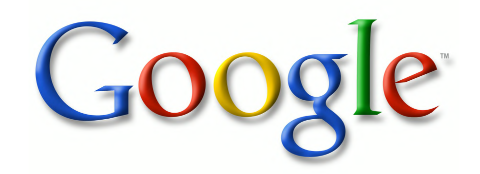


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

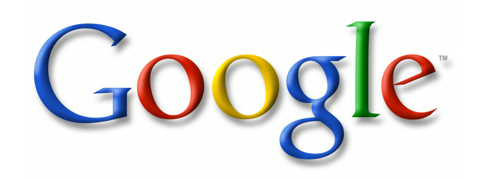
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

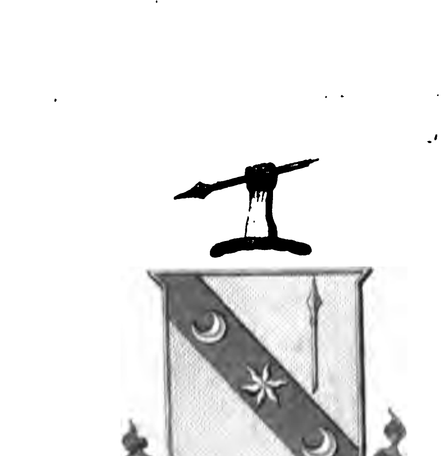
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06183954 8



Winfield Scott.

DFX

Servan de Gerbey

HISTOIRE
DES
GUERRES DES FRANÇAIS
EN ITALIE.

HISTOIRE
DES
GUERRES DES FRANÇAIS EN ITALIE;

CONTENANT le Tableau des Événemens civils, politiques et militaires qui les accompagnèrent, et leur Influence sur la Civilisation et les Progrès de l'esprit humain, depuis 1774 jusqu'au Traité d'Amiens, en 1802;

AVEC

Quatre Cartes qui offrent le Théâtre de la Guerre pendant cet espace de temps;

Par JOSEPH SERVAN, Général de Division, Ex-Ministre de la Guerre.

TOME QUATRIEME.

A PARIS,

CHEZ BERNARD, LIBRAIRE, QUAI DES AUGUSTINS.

DE L'IMPRIMERIE DE GUILLEMINET.

AN XIII—1805.

ASTOR LIBRARY
DEC 11 1876
NEW-YORK

GUERRES EN ITALIE.

SOMMAIRE

DU LIVRE SIXIÈME.

Situation de la France au commencement de l'an 8. — Arrivée de Bonaparte à Paris. — Événemens du 18 brumaire. — Refus de la paix par l'Autriche et l'Angleterre. — La guerre recommence. — Blocus de Gènes. — Bonaparte, premier Consul, passe le Mont-Saint-Bernard à la tête de l'armée de réserve. — Les Français surmontent tous les obstacles. — Ils occupent la position de la Stradella. — Le général Melas se dispose à arrêter l'armée française. — Gènes capitule. — Le général Ott est battu à Castegio. — Le général Melas l'est à Marengo. — Les Autrichiens sont obligés de se retier sur le Mincio, après avoir abandonné toute l'Italie antérieure. — Bonaparte rentre en France. — Le général Moreau gagne les batailles de Stokack, d'Engen, de Grenbach, de Biberach. — L'armistice, qui promettait la paix, est rompu. — Les armées autrichiennes sont battues à Hohenlinden et à Pozzolo. — Le général Moreau à dix-sept lieues de Vienne, et le général Dupont à Trévise, on se hâte de proposer un armistice pour l'Allemagne et pour l'Italie. — La cour de Naples fait la paix avec la France. — Les Anglais attaquent le Danemarck. — La mort de Paul Ier change la face des affaires du Nord. — L'Autriche et les cercles de l'Empire signent la paix à Lunéville. — La France la fait en même temps avec le Portugal, la Russie, la Porte Ottomane, le pape, et enfin avec l'Angleterre, à Amiens, le 5 germinal an 10 (26 mars 1802). — Tableau du monde au commencement du dix-neuvième siècle. — Influence des dernières guerres des Français en Italie.

HISTOIRE
DES
GUERRES DES FRANÇAIS EN ITALIE,
DEPUIS 1774 JUSQU'AU TRAITÉ D'AMIENS, EN 1802.

LIVRE SIXIÈME.

Depuis le renversement du directoire jusqu'à la paix d'Amiens.

Du 18 brumaire an 8 (9 novembre 1799) au 5 germinal an 10 (25 mars 1802).

DEPUIS le 18 fructidor an 5 (4 septembre 1797), la situation de la France était toujours plus affligeante. Dans l'intérieur, ce n'était que découragement, mécontentement, désespoir ; chacun voyait la guerre prête à se

rallumer plus opiniâtre et plus sanglante que jamais, et chacun était convaincu que le directoire pouvait la prévenir. Le joug des directeurs pesait sur toutes les têtes; la liberté de penser et d'écrire était illusoire; une tyrannie sourde, signe infaillible du despotisme, immolait en silence des citoyens que leur véracité ou leur courage rendaient suspects aux décemvirs. Les charges publiques s'accroissaient à proportion que les fortunes particulières diminuaient; les contributions ne semblaient sortir des mains du peuple que pour engraisser une nuée de vampires qui dévoraient sa substance, et venaient le braver dans sa misère par le faste le plus insolent; les victoires passées n'étaient plus regardées que comme des calamités meurtrières, puisqu'elles n'avaient servi qu'à multiplier les nouveaux enrichis, et à attirer à la France de nouveaux en-

nemis; le commerce expirait, le numéraire disparaissait, la confiance s'évanouissait, le crédit s'éteignait, les arts réparateurs n'étaient nullement encouragés, ceux de pur agrément étaient inappréciés; chacun voyait s'approcher à grands pas la misère, et tous, aigris ou désespérés par le malheur, ne lisaient dans le présent qu'un avenir encore plus sombre et plus horrible.

Au dehors, ces nouvelles républiques, que la nature de leur gouvernement et la reconnaissance auraient dû attacher à la France, ne cessaient de maudire l'instant où elles avaient été séduites par les promesses mensongères des chefs du gouvernement français; et, si l'on voulait examiner les causes des plaintes et de la haine de ces nations alliées, on était forcé de convenir qu'on n'avait rien négligé pour leur faire haïr la liberté,

et leur faire subir des révolutions qui devaient les entraîner, par lassitude ou par désespoir, dans les bras du despotisme ou du premier ennemi qui se présenterait sur la frontière. Et quels étaient les audacieux instrumens de ces bouleversemens? Les directeurs français, que l'on avait vus révolutionner successivement la Hollande, le Piémont, la Cisalpine, la Ligurie, Rome, et soumettre l'Helvétie aux exactions, aux concussions et aux dilapidations.

Mais comment les armées françaises, jusqu'alors victorieuses, avaient-elles pu essuyer tout à coup de grands revers, et éprouver des défaites presque continuelles? Par quelle raison les avait-on vues, malgré la bravoure des soldats et leur patience, repoussées des bords de la Brenta sur ceux de la Bormida, et de ceux du Lech sur ceux du Rhin? Lisez la corres pondance

des généraux, vous y trouverez à chaque ligne des plaintes sur le trop petit nombre de troupes à leurs ordres, comparées à celles des ennemis ; sur l'incurie et l'insouciance du directoire, relativement aux armées. Lisez ensuite les instructions du directoire, et vous ne pourrez vous empêcher d'être révolté de ses plans gigantesques, et de ses ordres réitérés d'attaquer partout et de pousser vivement l'offensive avec des forces infiniment inférieures, disséminées depuis le bas Rhin jusque dans la Calabre, et des soldats manquant de tout, renfermés en partie dans des villes dont on avait négligé les approvisionnemens et les fortifications.

Eh ! que pouvaient contre tous les périls qui obsédaient la France au dedans et au dehors, des hommes ou cupides ou livrés uniquement à leurs plaisirs, et profondément ignorans en

administration militaire et politique? Il est impossible de tracer ici le tableau fidèle des déchiremens de notre patrie : puisse une plume éloquente les offrir à la postérité pour éloigner à jamais les causes qui produisirent des effets aussi funestes ! (173)

Cependant l'an 8 commençait ; la dureté de la saison dans laquelle on allait entrer faisait espérer qu'on suspendrait, au moins pour quelque temps, les opérations militaires. La guerre était l'objet exclusif des spéculations politiques; elles ne s'exerçaient que sur les succès ou les revers des alliés, sur les divers symptômes qui pouvaient déceler entre eux l'harmonie ou la discorde, et sur la continuation ou la rupture de la coalition. La nouvelle des derniers combats livrés en Italie allait sans doute produire une grande sensation; mais ces affaires opiniâtres, qui avaient coûté la vie à

plusieurs milliers d'hommes, et qui avaient singulièrement affaibli les armées des deux partis, ces affaires qui s'étaient prolongées pendant plusieurs journées, obtenaient à peine quelques instans d'une légère attention dans un moment où la France et l'Europe avaient les regards fixés sur Paris. Tous les esprits étaient occupés de l'événement qui, en donnant à la révolution une face nouvelle, était venu réveiller de grandes espérances. Ainsi, que Venise offrît le spectacle assez nouveau d'un conclave tenu sous la domination et l'influence de l'empereur des Romains; (174) que, malgré de grands avantages, la fortune des alliés restât toujours en échec devant les montagnes qui couvrent Gènes; que les Français conservassent encore en Italie des positions et des forces inquiétantes; que l'Allemagne fût menacée dans le midi d'une nouvelle in-

vasion; que quarante mille Russes restassent spectateurs immobiles des dangers des Autrichiens; que même ils s'en éloignassent pour se porter en Pologne; que cette séparation de forces fît craindre une division de volontés, et que la puissance qui forma la coalition fût sur le point d'en dénouer plutôt que d'en resserrer les liens; tous ces grands objets effleuraient à peine l'opinion publique, attachée à ce qui se préparait à Paris, tant on était persuadé qu'au sort de la France tenaient les destinées de l'Europe. Jetons donc un regard sur cette révolution qui intéresse si vivement le monde entier, et, en examinant la manière dont elle s'opéra, en parlant des suites qu'elle eut, peut-être verra-t-on mieux quel était le fondement d'un espoir aussi général.

On assure que Bonaparte ayant appris, par des officiers d'un vaisseau

parlementaire anglais, les progrès du maréchal de Souworof, l'incapacité et le peu d'accord des membres du directoire, enfin le danger imminent et l'état déplorable de la France, avait pris la résolution de retourner dans sa patrie pour contribuer à la sauver; mais les Anglais et les Turcs venaient de descendre à Aboukir : Bonaparte remporte sur eux une victoire complète, quitte l'Egypte le 7 fructidor an 7 (24 août 1799), débarque à Fréjus le 17 vendémiaire an 8 (9 octobre 1799), arrive à Paris le 24, s'empresse d'y concerter avec le directeur Sieyes, quelques membres du conseil des anciens, et deux ou trois autres personnes admises dans le secret, un plan qui pût sauver la république, et, le 17 brumaire (8 novembre), on avait commencé à mettre à exécution toutes les mesures dont on était convenu : les principales étaient le renversement du

directoire, et l'admission de la constitution de l'an 8.

De quelque manière que les différens partis pussent envisager cette nouvelle loi fondamentale de l'état, aux yeux des personnes sensées et amies de leur patrie, elle devait avoir l'inappréciable avantage de paraître infiniment préférable à celle qu'elle détruisait, en faisant disparaître avec elle les lois sur l'emprunt forcé, sur les otages, sur les inscriptions arbitraires dans les listes relatives aux émigrés, sur l'impossibilité d'obtenir aucune radiation, sur la patrie en danger, et tant de folies que, depuis cinq mois, on décorait du nom de législation. Le gouvernement était sapé sourdement par les factions; Paris offrait un calme apparent; la patience et la résignation régnaient dans les ateliers, la légèreté et l'insouciance dans les cercles; partout la haine du gouvernement, par-

tout le desir ardent de voir finir la révolution, et nulle part le courage de la détruire. Les soldats seuls pouvaient donc suppléer à l'apathie ou à l'impuissance des citoyens; des hommes exempts des souillures révolutionnaires, et entourés de l'éclat des victoires, conservaient seuls des titres à la faveur publique, et pouvaient seuls mériter la confiance de la très-grande majorité de la nation.

Parmi ces hommes, Bonaparte se montrait au premier rang; l'opinion le distinguait de ses compétiteurs; peut-être même aucun d'eux n'aurait su, comme lui, tirer un aussi grand parti des circonstances; aucun n'en eût autant imposé. Quel général, en effet, eût pu tenir le même langage? Lequel eût pu assurer qu'il n'avait dépendu que de lui de monter au pouvoir suprême, et qu'il y avait été appelé par le vœu de l'armée et de la

nation ? lequel eût osé parler de sa fortune comme César parlait de la sienne ? qui eût inspiré aux troupes le même enthousiasme ? eût-il obtenu la même confiance ? eût-il agi avec la même autorité ? eût-il réuni autour de lui autant de généraux ? eût-il enfin opposé à ses ennemis le même faisceau de volontés et de forces ? Que pouvait-il manquer à Bonaparte dans cette circonstance ? d'être menacé de poignards, et de n'en être pas atteint ; le coup retombait sur ses ennemis, et la révolution était faite. Le temps des armes était arrivé ; quelques grenadiers entraient dans le sanctuaire de la législation, poussaient hors de l'enceinte sacrée ces hommes qui, la veille, prétendaient gouverner le monde : il n'y avait plus alors ni directoire ni conseils, mais Bonaparte. Le 18 brumaire (9 octobre 1799) voyait éclore un nouveau règne.

Il était important de signaler, par un grand acte de sagesse, les commencemens de son administration. Les négociations de paix fixèrent les sollicitudes du premier Consul; il s'empressa d'en faire des ouvertures à toutes les puissances en guerre avec la France.

Les envoyés de Bonaparte auprès du roi de Prusse et de l'empereur des Russies furent très-bien accueillis; il n'en fut pas de même de ses tentatives auprès des cabinets de Vienne et de Saint-James. (175)

Tandis que le premier Consul négociait avec l'Angleterre et l'Autriche, il s'occupait à étouffer les troubles qui agitaient l'intérieur de la république. Pour y réussir, il employa d'abord la voie de la clémence; mais, malgré ses efforts, de nombreuses troupes de rebelles parcouraient les départemens de l'ouest. Le général Hédouville eut la condescendance de proposer un armis-

fice à leurs chefs; cette indulgence ne fit qu'accroître l'insolence des mécontens. La voie des armes fut nécessaire pour faire cesser ce fléau qui pesait depuis trop long-temps sur une des plus belles parties de la France : on chargea de cette commission le général Brune, qui, à la tête de quarante mille hommes, réussit en quelques semaines à délivrer le pays de tous les brigands qui l'infestaient; et, la pacification une fois conclue, la république signala son triomphe par une amnistie générale. (176)

Il restait à Bonaparte à forcer, par la voie des armes, les cours de Vienne et de Londres à consentir enfin à une paix si desirée de toute l'Europe. La pacification de la Vendée rendait un assez grand nombre de troupes disponibles; on en dirigea une partie vers les bords du Rhin, pour renforcer l'armée destinée à marcher sur le Da-

nube; une autre partie se rendit à Dijon, pour y former le noyau d'une armée, à la tête de laquelle le premier Consul se disposait à passer en Italie : les conscrits furent ensuite appelés de toutes parts à la défense de la patrie, et bientôt on en compta plus de trente mille à l'armée de réserve; celles du Rhin et de l'Italie en reçurent aussi un assez grand nombre; des vétérans, des jeunes gens aisés ou riches, s'empressèrent de rivaliser de bonne volonté avec les conscrits. Ainsi vit-on se former ou se grossir avec rapidité les armées qui allaient entrer de nouveau en campagne sous un gouvernement plus sage, et sous les ordres du vainqueur de l'Italie et de l'Egypte pour forcer les ennemis à faire enfin une paix plus durable que celle de Campo-Formio.

Un enthousiasme universel éclata, à la voix de Bonaparte, sur tous les

points de l'empire, pour voler sous ses drapeaux; une proclamation aux armées répondit aux accens de la voix publique:

« En promettant la paix au peuple « français, j'ai été votre organe; vous « êtes les mêmes hommes qui conquirent la Hollande, le Rhin, l'Italie, et « donnèrent la paix sous les murs de « Vienne effrayée. Soldats! ce ne sont « plus vos frontières qu'il faut défen- « dre, ce sont les états ennemis qu'il « faut envahir. Il n'est aucun de vous « qui n'ait fait plusieurs campagnes, « qui ne sache que la qualité la plus « essentielle d'un soldat est de savoir « supporter les privations avec cons- « tance. Plusieurs années d'une mau- « vaise administration ne peuvent être « réparées en un jour. Premier ma- « gistrat de la république, il me sera « doux de faire connaître à la nation « entière les corps qui mériteront, par

« leur discipline et leur valeur, d'être « proclamés les soutiens de la patrie. « Soldats ! lorsqu'il en sera temps, je « serai au milieu de vous, et l'Europe « se souviendra que vous êtes de la « race des braves qui l'ont déjà éton- « née. »

L'Europe s'attendit dès-lors à de grands événemens; la nomination du général Moreau au commandement en chef de l'armée du Rhin, et celle du général Massena à celui de l'armée d'Italie, effacèrent de l'esprit de la nation et des troupes le souvenir des derniers revers.

Mais, tandis que le premier Consul prenait les mesures les plus vigoureuses pour forcer les puissances coalisées à souscrire à la paix, les ennemis de la France travaillaient hautement à décréditer le nouveau gouvernement français, et à saper les démarches pacifiques de Bonaparte. (177) En con-

séquence, les préparatifs militaires de l'Autriche n'étaient pas moins considérables que ceux de la France, et le ministère anglais n'oubliait rien pour inspirer au cabinet de Vienne l'ambition de jouer le premier rôle en Europe sur le continent. Des troupes nombreuses, levées nouvellement dans la Hongrie, la Pologne, la Bohême, la Moravie, et les autres états héréditaires, marchaient vers le Rhin et vers l'Italie : on formait des magasins considérables; M. Wickam, envoyé britannique, levait, dans la Souabe, un corps de dix mille hommes à la solde de l'Angleterre, afin de servir, disait-il, la cause de l'humanité contre l'ennemi commun, avec un zèle conforme aux sentimens qui l'animaient depuis si long-temps; le même agent faisait, au nom de sa cour, des levées dans Lodenwald, à Francfort, dans les contrées situées sur le Mein et dans la

Franconie : l'Angleterre avait pris à sa solde douze mille hommes de troupes bavaro-palatines, six mille du Wirtemberg, les régimens suisses émigrés, et le corps de Condé, alors renvoyé de la Russie, et composé de cinq mille hommes. La coalition, malgré tous ses efforts, ne pouvait plus compter sur la même quantité de forces; Paul Ier, à cette époque, était bien éloigné de vouloir continuer une alliance avec des puissances dont il prétendait avoir à se plaindre, (178) et Bonaparte, aidé par la Prusse, profitait de ces dispositions pour négocier avec l'empereur de Russie; il concluait un traité avec la Hollande, et il en obtenait une somme de six millions de francs. (179)

Pendant que l'on se préparait en Europe à rentrer en campagne, les Français étaient exposés aux plus grands dangers en Egypte, et il ne

fallait rien moins que la fermeté et les talens militaires du général Kleber pour écarter les malheurs dont ils étaient constamment menacés. (1800) Mais on était trop occupé, en France, des grands changemens dont on venait d'être témoin; on pouvait difficilement secourir les braves expatriés en Egypte : attentifs aux débats occasionnés par les différentes ouvertures de paix, avides de connaître toutes les innovations heureuses auxquelles se livrait le nouveau gouvernement, les Français ne songeaient pas aux opérations et aux préparatifs militaires; les soldats qui se rassemblaient et s'exerçaient journellement, étaient presque les seuls qui s'apperçussent de l'obligation de rentrer en campagne.

L'armée impériale occupait des quartiers très-étendus, depuis Philisbourg jusqu'aux portes de Gènes; la droite, aux ordres du général Starey, était

couverte par des troupes mayençaises et les levées du cercle; la grosse cavalerie se trouvait aux environs de Stutgard; la communication avec l'Italie était assurée par un corps intermédiaire qui occupait Bellinzone et Chiavenne. Ces différentes troupes pouvaient se porter à cent mille hommes; le général Melas en avait presque autant sous ses ordres en Italie.

Les Français avaient des forces supérieures à celles des Autrichiens, depuis le Valais jusqu'à la jonction du Neker avec le Rhin; mais le général Massena, en partant pour l'Italie, pouvait compter de s'y trouver à peine à la tête de trente mille hommes, manquant de tout, et la plupart exposés aux ravages d'une maladie épidémique qui moissonna le général Championet. D'après le plan du premier Consul, cette infériorité en Italie pouvait être présumée une espèce de piége

tendu aux ennemis; en maintenant les Autrichiens dans les desseins qu'ils paraissaient suivre avec tant d'ardeur, de s'emparer de la Ligurie, et de pénétrer ensuite en France par les départemens des Alpes maritimes et du Var, Bonaparte les éloignait toujours davantage du point par lequel il voulait tenter de pénétrer en Italie, et s'assurait plus des moyens de rencontrer moins d'obstacles pour se rendre dans la Lombardie et dans le Piémont par la vallée d'Aoste et le Simplon. En rassemblant une armée à Dijon, le premier Consul s'était assuré la facilité ou de se joindre immédiatement à l'armée du général Moreau, ou de pénétrer dans le pays des Grisons et dans le Tyrol, ou de surprendre le passage des Alpes pour arriver inopinément sur Turin et Milan, ou enfin de donner des secours à l'armée d'Italie, en faisant filer des troupes sur le Var, par [illegible]ône et le Rhône.

La cour de Vienne paraissait bien éloignée de s'être procuré les mêmes avantages; en accumulant en Italie des forces aussi considérables, et en restant inférieur aux Français sur les bords du Rhin en Suisse, on doit présumer que le conseil de guerre autrichien avait projeté de se tenir sur la défensive en Allemagne, et de réserver la plus grande partie de ses forces, soit pour conserver ses conquêtes en Italie, soit pour envahir les départemens méridionaux de la France. Les militaires instruits pensèrent que ce plan avait été mal calculé; en effet, en supposant même, Gènes pris, et le général Massena repoussé au-delà du Var, plus les Autrichiens s'engageaient dans les départemens des Alpes maritimes et des Hautes Alpes, plus leurs subsistances devenaient difficiles, et plus ils facilitaient à Bonaparte l'entrée en Italie par le Mont

Blanc, la vallée d'Aoste, et le Mont-Genèvre : dès-lors les Autrichiens, arrêtés nécessairement du côté de Toulon, étaient exposés à voir leur flanc droit attaqué dans les Hautes-Alpes, et leur derrière par le Tanaro et la Bormida ; dès-lors il n'y avait plus pour eux de moyens de retraite, l'Italie était reconquise, et l'armée du baron de Melas obligée de se rendre à discrétion. Si, au contraire, le cabinet de Vienne eût dirigé ses principaux efforts vers la Reuss et le Haut-Rhin pour pénétrer une seconde fois en Suisse, et raccourcir la ligne de communication avec l'armée d'Italie, on devait espérer que l'armée formée à Dijon se dirigerait alors vers les Grisons et l'Allemagne : ce qui aurait facilité les opérations de l'armée du baron de Melas ; et, si alors les Anglais eussent menacé les côtes de la Flandre et de la Hollande, tandis que l'amiral Keith eût

transporté les douze ou quinze mille Anglais qui se trouvaient dans l'île de Minorque, dans les directions de Gênes ou de Toulon : en multipliant ainsi les points d'attaque sur toutes les frontières de la France, les armées impériales eussent espéré de plus grands succès.

Ce plan vicieux du cabinet de Vienne fit désapprouver celui de Bonaparte; on calculait les risques qu'il allait courir, les routes difficiles et inconnues aux armées dans lesquelles il allait s'engager; les moyens qu'avait le baron de Melas de l'arrêter dans les passages du Saint-Bernard et du Simplon, et ensuite dans les vallées d'Aoste et le long du lac Majeur, à Domo-Dossola; enfin, la grande difficulté de se faire suivre par la cavalerie, l'artillerie et les munitions de guerre et de bouche, si nécessaires dans un pays désolé et dévasté par de grandes ar-

mées depuis deux ans : ces critiques auraient préféré que le premier Consul envoyât une division dans les Alpes maritimes, et profitât de la faiblesse des Autrichiens sur le haut et le bas Rhin pour marcher vers Zurich, et entrer en Souabe et dans la Bavière en même temps que le général Moreau, tandis que celui-ci, dispersant l'aile droite des ennemis, aurait marché sur l'une et l'autre rive du Danube, en se dirigeant sur Vienne; dès-lors, ajoutent ces mêmes observateurs, l'empereur, tremblant encore une fois de voir les Français aux portes de Vienne, et les pays héréditaires envahis, se serait empressé d'offrir ou de demander la paix, ou de rappeler, en grande hâte, sous les murs de sa capitale, les troupes qui s'en trouvaient le plus à portée en Italie; dès-lors aussi le baron de Melas, affaibli, aurait été obligé de lever le siége de Gènes; et

le général Massena, pouvant rentrer en campagne, renforcé par les troupes qu'il aurait reçues de France, aurait pu, très-probablement, reprendre, avant peu, l'offensive. (181)

Quoi qu'il en soit de ces conjectures militaires qui auraient peut-être assuré des succès plus infaillibles, mais plus lents, le plan adopté par Bonaparte tenait davantage à son génie, à son amour pour la gloire, à cette espèce de besoin de son ame d'exécuter des choses non seulement grandes, mais regardées jusqu'à lui comme à peu près impraticables; peut-être aussi, faut-il en convenir, les grands succès à la guerre tiennent-ils surtout aux entreprises audacieuses, et dont le vulgaire croit avoir calculé l'impossibilité.

Vers le milieu du mois de ventose (fin de février), les Impériaux avaient passé, avec des forces nombreuses, du

Milanais dans le Piémont, ainsi que de la Toscane et de l'état de Lucques dans la Ligurie; plusieurs actions peu importantes avaient eu lieu dans les défilés des montagnes ; la disette qu'éprouvaient les habitans de la Ligurie, et qu'occasionnait principalement le rigoureux blocus du port de Gènes par les Anglais, rendait pénible la situation de l'armée d'Italie, au moment où le général Massena en prenait le commandement. Tout lui présageait d'inévitables désastres; dénuée de tout secours, elle achevait l'hiver le plus rigoureux sur les âpres rochers de la Ligurie. Pâles, languissans, défigurés, nus, affamés et abattus, les soldats n'étaient plus que des spectres ambulans; les routes étaient couvertes de mourans qui, parvenus à se traîner dans les hôpitaux, n'y trouvaient, sur un marbre glacé et au milieu des cadavres, qu'une mort prompte

plus cruelle encore et plus certaine que dans les camps. (182) Toutes les parties du service présentaient d'aussi déplorables résultats; l'armée, au milieu de l'hiver le plus désastreux, perdit, sans combattre, près de trente mille combattans.

Le général Massena quitta celle qu'il avait conduite à la victoire, et qu'il laissait dans l'abondance, pour prendre le commandement de celle-ci; mais le nom seul d'armée d'Italie conservait encore le prestige de la victoire, attaché par le nom de Bonaparte : prestige que tous les désastres n'avaient pu lui ôter, et qu'un événement heureux devait bientôt lui rendre avec un nouvel éclat. Depuis Lyon où l'activité du général en chef eut l'occasion de se manifester, jusqu'à Nice où il arrêta l'épidémie par de sages réglemens de police, et jusqu'à Gènes même, le général Massena n'a-

vait cessé de s'occuper avec fruit d'extirper tous les vices qui affligeaient l'armée d'Italie dans les parties administratives, comme dans celles de la discipline militaire, de l'instruction, de la désertion, du recrutement, de la salubrité; rien n'avait été épargné de sa part, ni soins, ni efforts, ni veilles. Mais comment régénérer une armée où il y avait des cadres, et presque point de troupes; où il y avait quelques troupes, et presque point d'hommes en état de faire la guerre; qui était affligée par les désertions, les ravages des maladies et des hôpitaux, l'abandon, le désespoir? (183) Il était donc urgent d'envoyer à cette armée au moins vingt mille hommes, des chevaux, des vivres, des vêtemens et de l'argent. Cependant tout se dirigeait sur Dijon; et, après avoir passé tout l'hiver en vaines espérances, on était arrivé au moment où, les débouchés

des Alpes étant devenus praticables, l'ennemi qui se préparait à entrer en campagne, commençait à se rassembler, manœuvrait sur toute la ligne, et déjà serrait les avant-postes de l'armée française; malheureusement encore, forcée dans ses positions, l'armée n'avait que Gènes pour retraite, et Gènes n'était pas approvisionné, Savone même n'avait pû l'être; pour comble de douleurs, le gouvernement ligurien déclarait ne pouvoir plus concourir à nourrir les troupes; les maladies continuaient leurs ravages; l'on manquait d'argent, l'on ne pouvait rien se procurer sans lui; cette armée ne pouvait plus être secourue assez à temps, et le premier Consul n'appercevait son salut que dans la réussite du plan qu'il avait formé, sur lequel il gardait le plus grand secret.

Le général Massena, qui ne pouvait imaginer quels étaient les projets

de Bonaparte, et qui n'avait devant les yeux que les maux de son armée, fit les plus grands efforts pour conserver les communications de sa ligne, et combattit durant vingt jours consécutifs, tua beaucoup de monde, fit beaucoup de prisonniers à l'ennemi, et se retira dans Gènes, en occupant les hauteurs voisines par des détachemens. Ainsi les Français furent bloqués dans le moment où la pénurie et la misère étaient à leur plus haut degré; l'armée était sans fournisseurs, on avait épuisé la plus grande partie des ressources locales, on n'avait pas dans les magasins pour vingt-quatre heures de pain; on attendait enfin trois demi-brigades, trois régimens de cavalerie, deux millions arrivés à Nice, et dix-huit mille quintaux de blé expédiés de Marseille pour Gènes. [1] Cependant,

---

[1] Il importe à la vérité de l'histoire de consigner ici, pour l'honneur national, le nom

attaqués dès le 15 germinal (5 avril); les Français renfermés dans Gènes n'avaient pas eu le temps de recevoir ces secours, et ils s'étaient vus enlever à la fois tout espoir d'argent, de vivres et de renfort : s'étant d'abord dirigé sur Vado et Savone, le général Melas, en deux jours d'attaque, s'était emparé de ces deux places, et avait isolé, par ce mouvement, l'aile droite de l'armée française, qui, dès-lors, se trouva chargée seule de la défense de Gènes contre tous les efforts des coalisés.

Il y eut alors des militaires qui au-

---

d'un négociant français, dont le noble désintéressement prodigua constamment à nos armées sa fortune, son appui, sa famille : c'est le digne et vénérable M. la Flèche, ancien échevin de Marseille. Le général Massena, MM. Tilli et Lacombe-Saint-Michel, tous les généraux français, ont répété d'un accord unanime le tribut d'éloges honorables qui sont dus à ses généreux sacrifices pendant toute la guerre d'Italie.

raient desiré que le général Massena se fût retiré vers les Alpes maritimes avant que les Autrichiens entrassent en campagne. Quelque important qu'il fût pour les Français d'occuper la Ligurie et la ville de Gènes, quelques desirs qu'eussent les ennemis de s'en rendre les maîtres, peut-être eût-il été encore plus sage de se porter vers les différens points dont Finale, Loanó ou Albinga pouvaient fermer et défendre la droite de l'armée; et alors, retranché dans ses positions, on aurait pu, quoique très-inférieur en nombre, ou arrêter les ennemis comme le fit le général Kellerman en l'an 3 (1795), ou les battre, comme le général Scherer, les 2 et 3 frimaire an 4 (23 et 24 novembre 1795), ou enfin, après avoir reçu quelques secours, rcprendre l'offensive, et favoriser les projets ultérieurs du premier Consul.

La gauche des Français, comman-

dée par le général Suchet, séparée de la droite, avait été repoussée jusqu'à Finale, d'où elle avait attaqué plusieurs fois les Autrichiens, postés à San-Giacomo. De son côté, les 22, 23 et 24 germinal (12, 13 et 14 avril), le général Massena avait attaqué, avec un grand acharnement, du côté d'Arbizola, Monte-Larmetto et Sasello, les ennemis, qui avaient eu bien de la peine à y conserver leurs positions. Quelques jours après, le 28, le général Hohenzollern était venu à bout de forcer le passage de la Bochetta, et avait poussé ses gardes avancées jusqu'au faubourg de Saint-Pierre-d'Arena.

Les combats continuels et les suites de fatigues excessives ayant considérablement diminué la partie de l'armée française renfermée dans l'état de Gènes, le général Massena avait été obligé, le 2 floréal (22 avril), de resserrer sa ligne de défense, et de retirer ses

gardes avancées; le général Melas resserra aussi de plus près la ville de Gènes, et attaqua les Français, fortement retranchés à Cabano di Voltri. Selon la gazette de Vienne, très-accoutumée à diminuer les pertes des Autrichiens et à augmenter celles des Français, l'opiniâtreté des combattans fut portée, dans cette action, au-delà de toute expression, et quelques régimens autrichiens furent entièrement exterminés.

Après ce combat, le général français s'était renfermé entièrement dans les murs de Gènes. Il en sortit cependant le 3, et enleva tous les vivres et les fourrages qui se trouvaient dans le village de Rivarole; en même temps le général Suchet, inquiété par les vaisseaux anglais du côté de la mer, tandis qu'il était pressé du côté de la terre par les Autrichiens trois fois plus nombreux, avait été obligé d'aban-

nt en foule de tous
les chemins.
é le Rhône auprès
monte continuelle-
n vallon étroit for-
; on passe par les
et de Vuège. La
n cet endroit aucun
es précipices qu'elle
dité. On laisse le val
e pour monter le col
sant les villages de
re; le voyageur des-
hameau de Saint-
uve la source de la
nach à Saint-Pierre,
ement mauvais, n'é-
t impraticable ; on
sinuosités des mon-
de hauts sapins, et
aux habitans d'ex-
pendant trois mois
, après avoir passé

de Saint-Pierre, au pied du grand Saint-Bernard, environ à six milles du couvent des hermites, qui se trouve à la sommité de la montagne : le premier Consul avait jugé à propos de faire stationner le corps de l'armée à l'embouchure de la Drance dans le Rhône, auprès de Martinach, village à quelques lieues du pied de la montagne, soit pour y préparer les troupes, par trois jours de repos, aux extrêmes fatigues qui les attendaient, soit pour les organiser et mettre l'ensemble nécessaire dans ses opérations.

L'artillerie, les bagages, les munitions se trouvaient rassemblés avec l'armée dans le village de Martinach; c'était un beau spectacle, bien nouveau dans ces contrées, que celui du mouvement occasionné par la réunion de tant d'hommes, joint à celui des chevaux et des mulets des environs qui avaient été mis en réquisition, et des

paysans qui arrivaient en foule de tous côtés pour disposer les chemins.

Après avoir passé le Rhône auprès de Martinach, on monte continuellement en suivant un vallon étroit formé par la Drance; on passe par les villages de Vence et de Vuège. La Drance ne laisse en cet endroit aucun espace libre dans les précipices qu'elle franchit avec rapidité. On laisse le val Baquier à la gauche pour monter le col Major, en traversant les villages de Branchie et d'Ozère; le voyageur descend ensuite au hameau de Saint-Pierre, où se trouve la source de la Drance. De Martinach à Saint-Pierre, le chemin, extrêmement mauvais, n'était pas cependant impraticable; on voyageait dans les sinuosités des montagnes couvertes de hauts sapins, et qui fournissent aux habitans d'excellens pâturages pendant trois mois de l'année; mais, après avoir passé

Saint-Pierre, la nature est entièrement morte.

Le 27 floréal (17 mai), le général Lanes avait quitté Saint-Pierre avec l'avant-garde. Ici on commençait à gravir la montagne, déjà assez rapide pour ne pouvoir plus y faire usage des voitures, et ne plus y trouver de chemin battu.

Le général Watrin, qui commandait la première division de l'armée, était parti en même temps de Martinach, et avait bientôt été suivi des autres divisions, qui n'avaient pas tardé à se trouver réunies à Saint-Pierre, avec l'artillerie, les bagages et les munitions.

On compte six milles de Saint-Pierre au sommet du mont Saint-Bernard, par un sentier où ne peut passer qu'un homme de file; c'est le passage le plus fréquenté pour communiquer du bas Valais en Italie; mais ici, les transports

ne se font plus qu'à dos de mulet, et passent par la ville d'Aoste pour se rendre dans le Piémont et dans l'Italie. On ne voit sur cette route que des rochers entassés les uns sur les autres, entre lesquels on passe par mille détours. Dans ces agrestes contrées, le voyageur ne rencontre d'autres êtres vivans que le chamois, l'alouette des Alpes et le choquard : à mesure qu'il s'élève, il s'éloigne de tout ce qui respire; il se voit seul; les nuages se forment à ses pieds; il n'apperçoit que des masses énormes de neiges qui se perdent dans les airs; il n'entend que le bruit de quelques avalanches, se précipitant dans les abymes avec un fracas épouvantable. Les rivières de la Drance et de la Doria roulent avec des torrens dans les sinuosités de ces montagnes, et s'y précipitent de tous côtés; la végétation y est insensible; les productions de la terre y sont à peu

près nulles; les derniers arbres qu'on y rencontre, sapins ou pins, sont à une lieue à peu près du bourg de Saint-Pierre; plus loin, trouve-t-on à peine quelques buissons et des arbres avortés; le dernier arbrisseau était un sureau sans fruit : la neige y est constamment entassée; par-tout elle est si ferme, que les pieds des animaux n'y laissent aucune trace; on croit y voir le chaos et le tombeau de la nature, de la nature inanimée. Cependant que serait devenue l'armée, si, malgré le courage des soldats et leur constante patience, on n'avait pu faire passer avec eux l'artillerie, les bagages, les munitions de guerre et de bouche? Le génie et le courage suppléent à tout, et font disparaître tous les obstacles : on démonte les canons pièce à pièce; on creuse des arbres en forme d'auge pour les recevoir; une certaine quantité d'hommes s'attellent à une pièce, sui-

vant la grosseur des calibres ; ils la traînent et la montent : (185) soldats, officiers, tous se disputent cet honneur ; les roues, les affûts, les caissons, les bagages, les munitions, sont portés à bras sur des brancards, ou tirés sur des traîneaux, ou portés à dos de mulets ; le reste des soldats grimpe, un à un, chargés des armes et des sacs de leurs compagnons occupés à tirer les pièces ; si quelqu'un avait eu l'imprudence de dépasser son camarade, en s'écartant de la trace étroite que l'on se frayait, il aurait été infailliblement englouti. C'était dans la neige sur laquelle il marchait, que le soldat trempait son biscuit et se désaltérait ; c'était en chantant des airs patriotiques qu'il allégeait ses fatigues.

En cinq heures, l'armée était arrivée, le 28 floréal (18 mai), au sommet du mont Saint-Bernard, et entourait l'hospice des hermites. (186)

Là, d'après les ordres et les soins prévoyans du premier Consul, (187) on voyait des tables dressées de tous les côtés, où les soldats trouvaient de quoi se désaltérer et appaiser leur faim : elles étaient dressées sur la neige ; chaque soldat y trouvait du pain, du fromage, du vin, et faisait un repas inattendu dont il avait le plus grand besoin. Les respectables cénobites de l'hospice présidaient à la distribution avec une patience et une gaieté admirables ; à ce tableau pittoresque se joignait celui du terrain couvert de canons, d'affûts, de caissons, de traîneaux, de brancards, de mulets, de chevaux, de bagages, de munitions, sur un plateau glacé qui dominait l'Italie et l'ancienne Gaule.

Arrivé sur la sommité, on n'avait pas surmonté les plus grands obstacles ; la descente du mont Saint-Bernard à Verney, premier village du Piémont, promettait moins de fatigue

et présentait plus de dangers. Un chemin d'une lieue était pratiqué sur une montagne escarpée ; le cavalier est obligé d'y précéder ou de suivre son cheval ; il ne peut se placer à côté sans s'exposer à tomber dans un abyme. La route est bordée, d'un côté, de précipices affreux ; de l'autre, des montagnes de neige paraissent suspendues sur la tête des voyageurs : on ne pouvait faire un pas sans trouver des crevasses formées par la fonte des neiges. Malgré les plus grandes précautions, on voyait glisser et disparaître beaucoup d'hommes et de chevaux, qui étaient ensevelis aussitôt dans des précipices d'une profondeur effrayante; aussi presque tous les soldats se laissaient glisser sur le dos : Bonaparte lui-même, après s'être reposé une heure chez les hermites, prit, pour rejoindre l'armée, un sentier que suivaient plusieurs fantassins ; mais le milieu de la

descente, environ à deux cents pieds, avait une pente si rapide, qu'il fut obligé de s'asseoir et de glisser pour la descendre; ses aides-de-camp Duroc, Lemuroi et Merlin suivirent son exemple.

Arrivé le 1er prairial (21 mai), à Etroubles, très-près d'Aoste, et des avant-postes des Autrichiens, l'armée avait fait halte: il y avait déjà quelques instans que l'on avait revu de l'herbe et les fleurs orner le gazon; une chaleur étouffante se faisait alors sentir, et avait remplacé l'air glacial dont on avait eu tant à souffrir quelques heures auparavant; de sorte que, dans la même journée, l'armée avait éprouvé les trois saisons de l'hiver, du printemps et de l'été. (188)

Dans la crainte de quelque surprise, le général Lanes avait marché en avant avec l'avant-garde, et était arrivé à Aoste à onze heures du matin. Un ba-

taillon autrichien qui était dans la ville, craignant d'y être investi, après quelque résistance sur le pont, s'était replié sur Châtillon, et avait pris poste sur les hauteurs en avant de ce bourg. Le 30 floréal (20 mai), ce même bataillon, attaqué de nouveau par l'avant-garde, avait été obligé de céder au nombre; dès-lors les Français, ne trouvant plus d'autres ennemis à combattre, étaient arrivés le même jour à une demi-lieue du fort de Bard, dont l'armée s'était approchée le 3 prairial (23 mai).

Ici, les difficultés parurent insurmontables; à quelques milles d'Aoste, sur le chemin d'Ivrée, marquisat célèbre dans les anciennes guerres d'Italie, les deux montagnes dont les flancs forment la vallée d'Aoste, se rapprochent, et ne laissent entre elles qu'un espace de vingt-cinq toises, occupé par la Doria-Baltea. Dans ce détroit est bâtie,

sur un plateau, la petite ville de Bard, assez mal fortifiée, mais défendue par un excellent château : il est construit sur un rocher, au bord de la Doria, et ferme, de ce côté, l'entrée du Piémont. Les Impériaux regardaient, avec raison, ce rocher comme une insurmontable barrière. La nature avait, sans le secours de l'industrie, fait du rocher de Bard un fort inaccessible; il se termine en pain de sucre, dont il a exactement la forme; la route, qui est au pied de ce rocher, suit un vallon ayant à peine cinq cents toises de largeur; sur sa droite coule la Doria, rivière profonde, rapide et dangereuse, bordée des deux côtés, sur-tout de celui du fort, de rochers inaccessibles; d'ailleurs celui-ci était encore défendu par vingt pièces de canon, cinq cents hommes de garnison, et beaucoup de fortifications avancées que l'art y avait construites. Cependant

l'armée n'avait plus de vivres que pour quatre ou cinq jours, et elle n'avait pas les moyens de s'en procurer assez à temps par le mont Saint-Bernard ; il fallait donc enlever le fort d'assaut, ou parcourir un grand circuit pour chercher un autre passage.

Trois compagnies de grenadiers s'étant logées dans les faubourgs, sont suivies de quelques autres. A minuit, toutes marchent en silence sur des quartiers de roches épars ; elles atteignent les palissades, les escaladent : vainement sont-elles assaillies par une grêle de balles, rien ne peut les arrêter ; elles forcent l'ennemi à abandonner les ouvrages extérieurs et à se retirer dans le château ; mais de là la garnison tire à mitraille sur les grenadiers, elle fait rouler sur eux de gros quartiers de roche, et les oblige, malgré leur intrépidité, à se retirer.

Durant cette attaque, quinze cents

hommes étaient occupés à rendre praticable un chemin sur la montagne d'Albaredo ; des escaliers sont construits dans les endroits où la pente eût été trop rapide; dans d'autres endroits, le sentier, devenu plus rapide encore, se terminait, à droite et à gauche, par des précipices ; des murs sont élevés pour garantir de la chûte, et, lorsque des rochers se trouvaient séparés par des excavations trop profondes, on y jetait des ponts pour les réunir; mais les escaliers de ce rocher, mille fois moins praticable encore que le mont Saint-Bernard, ne pouvaient suffire pour le passage de l'armée, et encore moins pour celui de l'artillerie, des bagages et des munitions. Il fallut donc songer aux moyens de traverser par la ville basse, située à très-peu de distance du fort, entièrement exposée à son artillerie, et dont les grenadiers de la garde du Consul s'étaient

d'abord rendus maîtres ; il ne restait plus d'autre ressource. On décide de profiter de la nuit, de couvrir le chemin de fumier, d'entourer les roues de foin ; durant quelques jours, plusieurs hommes traînent, à minuit, les pièces et leurs caissons, non sans éprouver encore d'assez grandes pertes. Cependant le passage est effectué ; on trouve le moyen de porter au haut du clocher de la ville basse une pièce de canon ; on bat le château en brèche, et même on démolit une tour au-dessus de la porte. Dès-lors la garnison, mal approvisionnée, craignant un assaut, se rendit prisonnière de guerre.

En même temps, la cavalerie avait effectué son passage sur l'Albaredo, regardé depuis des siècles comme inaccessible à l'infanterie ; le reste de l'armée, profitant de la prise du château de Bard, avait continué librement sa marche, précédé par le général La-

nes, qui, s'étant emparé d'assaut, le 5, de la ville d'Ivrée, avait marché avec l'avant-garde vers la Chiusella ; tandis que, pour faire diversion, le général Thureau menaçait et prenait la ville de Suse et le fort de la Brunette.

Maîtres d'Ivrée, les Français voyaient devant eux deux routes pour marcher au secours de Gènes; l'une par Chivasso, Turin, Asti, Alexandrie; l'autre par Verceil, Novare, Milan, Lodi, Plaisance. Après avoir passé le Pô au-dessus ou au-dessous de la Trebia, la première route était plus courte; mais il fallait passer sous les murs de Turin et d'Alexandrie. On préféra la seconde; elle réunissait à l'avantage d'éviter des places fortes, celui de s'emparer des principaux magasins de munitions de bouche et de guerre, établis par les Autrichiens sur les rives du Tésin, de l'Adda et de l'Oglio.

La prise de Suse par le général Thureau, et la marche du général Lanes sur la Chiusella, ayant fait présumer aux Autrichiens que ces deux corps allaient se réunir, ils s'étaient retranchés, au nombre de douze mille, auprès du village de Romano. Pour les maintenir dans leur erreur, le général Berthier les avait fait attaquer, et, après les avoir forcés de se retirer sur Turin, il s'était emparé de Chivasso, d'où un régiment de dragons autrichiens s'était déjà retiré à l'approche des Français.

Pendant que les Autrichiens exécutaient ces mouvemens, et prenaient ces précautions, le général Murat, à la tête de la cavalerie, s'était porté rapidement sur Verceil, y avait fait réparer le pont sur la Sesia, avait passé cette rivière, et n'avait pas tardé à entrer dans Novare, le 10 prairial (30 mai), et de là d'aller prendre poste sur les bords du Tésin.

De son côté, le général Lanes, ayant suivi le général Murat, avait passé la Doria-Baltea, et s'était porté, par Crescentino et Verceil, sur Pavie, où il s'était emparé des magasins des Impériaux.

En même temps, le quartier-général s'était porté d'Ivrée à Novare; la colonne qui avait traversé le Simplon, était arrivée à Domo-Dossola; celle aux ordres du général Moncey, à Airolo; les troupes commandées par le général Chabran étaient entrées dans le Piémont par le petit Saint-Bernard; le général Bechi s'était porté à Cassano avec la légion cisalpine; le général Duhem avait passé l'Adda à Lodi, et le général Murat, après avoir forcé le passage du Tésin, était entré dans Milan le 12, où le premier Consul, rendu peu de jours après, avait rétabli la république, et nommé des administrateurs pour la gouverner provisoirement.

Au milieu de tous ces mouvemens, les Français étaient reçus comme des libérateurs dans toutes les villes où ils pénétraient. L'Italie, fatiguée par la tourmente révolutionnaire, offrait alors un tableau bien affligeant; tous les ports des deux rivières de Gênes étaient bloqués par les Anglais, et la disette y était extrême. Cependant le peuple ne murmurait pas; la conduite tenue par les Autrichiens dans les pays dont ils s'étaient rendus les maîtres, lui faisait redouter les mêmes traitemens : dans cette crainte, il réunissait ses efforts à ceux des Français, pour retenir le baron de Melas dans le nord des Apennins.

Les Français, maîtres de l'Italie, avaient épuisé ce beau pays; mais, s'ils avaient renversé des souverainetés, s'ils avaient aboli les anciennes lois, contrarié les anciennes habitudes, si les besoins énormes de leurs

armées avaient anéanti le commerce, l'industrie, et fait disparaître les capitaux, du moins avaient-ils offert au peuple la liberté en échange de leurs sacrifices : l'espoir d'un bonheur peut-être chimérique ou très-éloigné, avait tempéré en partie les angoisses du présent.

Cette illusion avait disparu depuis que les Autrichiens, les Allemands, les Russes, les Ottomans et les Anglais, en publiant qu'ils entraient dans la péninsule pour rétablir le règne de l'ordre, des lois, de la justice, de la religion, des antiques opinions, augmentaient la détresse publique par le joug militaire auquel ils soumettaient le pays. L'Italie, sans éprouver le moindre adoucissement, paraissait destinée à grossir l'héritage de quelque prince dont elle ne connaîtrait pas la langue, et dont elle saurait à peine le nom : la consternation était dans tous

les cœurs, depuis les montagnes de la Suisse jusqu'aux extrémités de la Calabre.

En vain le roi de Sardaigne, à la nouvelle des succès des généraux Souworof et Melas, abandonnant son île, s'était rapproché de ses états de terre ferme ; en vain les Piémontais, qui avaient invoqué la présence de leur monarque, manifestaient leur impatience et leur mécontentement par d'éclatantes menaces, cette principauté était devenue une province autrichienne administrée militairement par des Allemands, et à leur profit : troupes, revenus, arsenaux, places fortes, contributions ordinaires et extraordinaires, tout avait changé de maître, tout se passait sous le bon plaisir des généraux et des commissaires de l'empereur. La guerre avait mis le comble à l'infortune et à l'épuisement de ce malheureux pays; et

son monarque, exilé dans une maison de campagne près de Florence par les protecteurs des droits de la royauté, attendait avec anxiété le sort qu'on lui destinait.

La domination autrichienne était exercée avec le même arbitraire dans les anciennes provinces vénitiennes et dans celles qui formaient la république cisalpine, sans qu'on pût conjecturer si on mêlerait enfin quelque administration civile à celle du despotisme militaire. Les gens d'église se plaignaient de ce que leurs biens continuaient d'être séquestrés; le peuple murmurait bien davantage des recherches inquisitoriales, des emprisonnemens, des exils, des proscriptions, des peines de mort contre les fauteurs de l'invasion française.

Le tableau du royaume de Naples était encore plus sombre que celui de l'Italie antérieure; le monarque fu-

gitif, continuant de mettre la mer entre lui et ses sujets de terre ferme, et gouvernant dans Palerme le royaume de Naples, semblait ne considérer sa capitale que comme un pays conquis. On est effrayé quand on parcourt la liste des supplices qui succédèrent aux bouleversemens populaires ; et on est étonné quand on voit que la majorité de ces têtes dévouées aux bourreaux appartenait à la noblesse et au clergé. Les proscriptions ne s'étaient pas arrêtées aux échafauds, les emprisonnemens et les exils avaient été plus multipliés que les peines de mort ; on eût pensé que Ferdinand IV, pour régner plus paisiblement, voulait régner sur des déserts.

La même désorganisation s'étendait aux Etats de l'Eglise : la puissance militaire et la puissance civile se partageaient, dans Rome, entre les étrangers qui avaient succédé aux Fran-

çais, et une junte, ou conseil provisoire, composée de quelques Romains. Ancône était gardé par les Ottomans, Civita-Vecchia par les Napolitains, Ferrare par les Impériaux; les trois légations desiraient la destruction du gouvernement pontifical; sa restauration n'était pas même souhaitée dans Rome. Ainsi, dans la situation où se trouvaient les choses et les esprits dans toute la péninsule, il ne fallait qu'une étincelle pour causer un vaste embrasement.

Cependant Bonaparte, descendant du sommet glacé des Alpes, se trouvait en moins de quinze jours au centre de ses anciennes conquêtes, et semblait avoir commandé à la destinée. Il avait fait prisonnières toutes les garnisons autrichiennes qu'il avait trouvées dans le haut Piémont, le Milanais, le Crémasque et le Bergamasque; sa poition centrale interceptait la com-

munication du général Melas avec le Tyrol; et, tandis qu'il réorganisait la république cisalpine, tandis qu'il rendait aux embrassemens de leur famille les républicains renfermés dans les prisons par les Autrichiens, et ceux qui étaient venus se réfugier en France; tandis qu'il armait la garde nationale, qui se chargeait de garder les places reconquises, toute l'armée française avait la liberté de marcher en avant pour combattre les Autrichiens sur la rive droite du Pô. En effet, la cavalerie, aux ordres du général Murat, et l'avant-garde, à ceux du général Lanes, après avoir parcouru rapidement la rive gauche du Pô, s'étaient arrêtées devant Plaisance, où se trouvait un pont de bateau construit par les Autrichiens; le général Melas lui-même avait présidé aux fortifications de la tête de ce pont. Le 16 prairial (5 juin), ces fortifications sont atta-

quées par les Francais, et emportées à la baïonnette; mais les Autrichiens, en se retirant, avaient coupé les derniers bateaux du côté de Plaisance. On emploie la nuit à en chercher d'autres; à la pointe du jour, plusieurs batteries faisaient déjà feu sur différens points du Pô, pour disséminer les forces de l'ennemi : pendant ce temps, deux demi-brigades passaient le fleuve à Nocetto, entraient dans Plaisance, et rétablissaient le pont, qui procurait à l'armée le moyen de traverser le Pô. On avait le projet de marcher au secours de Gènes, en remontant la rive gauche de la Trebia; les bizarres événemens de la guerre ne le permirent pas.

Depuis que les Autrichiens étaient entrés dans Nice, les généraux Melas, Elnits et Latterman employaient quarante mille combattans à forcerla barrière du Var, pour pénétrer dans les

départemens méridionaux, où le lord Keith devait conduire une armée, une grande quantité de munitions de guerre et de bouche pour assiéger Marseille et Toulon par terre et par mer. (189)

Le général Suchet, avec un faible corps d'armée, après avoir approvisionné les forts de Montalban, de Vintimille, de Villefranche et de Nice, avait mis en sûreté dans Antibes les effets militaires, et défendait le passage du Var, avec une intrépidité et une intelligence qui mettaient en défaut tous les moyens des généraux autrichiens; un télégraphe placé dans le fort Montalban, qui se trouvait au milieu de l'armée autrichienne, instruisait les généraux français de toutes les dispositions faites par les ennemis dans les environs de Nice; ainsi prévenu, le général Suchet pouvait diriger sa défense, et se trouver toujours

en mesure pour repousser les Autrichiens par-tout où ils se présentaient.

En même temps il arrivait des secours de tous les départemens voisins, qui rendirent nuls pendant dix jours les tentatives des Autrichiens contre les redoutes qui couvraient le pont du Var.

Cependant le bruit de l'expédition de Bonaparte retentissait sur les rivages de la Ligurie; et quoique le général Mélas persistât à regarder comme impossible, par les Alpes Pennines, l'arrivée d'une armée de cinquante mille hommes avec son artillerie et ses munitions; quoiqu'il persistât dans le dessein de pénétrer en France par les environs de Vence, le général fut forcé de céder à l'évidence, et de se décider à passer par le col de Tende pour se rendre précipitamment à Turin, où il était arrivé le 6 prairial, (26 mai). Il avait laissé sur les bords du Var, sous

lès ordres du général Elnits, vingt-cinq mille hommes protégés par deux frégates anglaises, et une nombreuse artillerie; il attendait à Turin, le 17, dans la plus grande anxiété, l'arrivée des troupes aux ordres du général Elnits, (190) et la nouvelle de la reddition de Gènes; il voyait avec douleur le Milanais tomber, sans coup férir, au pouvoir des Français; pressé de tous côtés par leur armée, il avait fait partir des troupes pour Plaisance, et ordonné la levée du blocus de Gènes; mais, le jour même de l'arrivée de cet ordre au général Ott, le général Massena écoutait les propositions d'une capitulation. Depuis le 26 floréal, (16 mai), les Génois étaient sans pain, la garnison n'en recevait que quelques onces; les chevaux étaient mangés; la famine arrivée à son comble excitait chaque jour des mouvemens insurrectionnels; le gouvernement ne pouvait

plus être écouté par des hommes réduits au désespoir; on ne voyait dans les rues que des squelettes ambulans; les Génois et les Français qui survivaient, privés de forces physiques, n'étaient plus en état de faire le service militaire.

S'il eût été possible alors au général autrichien de traîner la capitulation en longueur, il n'aurait resté au général Massena que l'alternative de se rendre prisonnier de guerre, ou de tenter de se faire jour à travers l'armée autrichienne; mais le général Ott venait de recevoir l'ordre d'abandonner le blocus, et de combiner ses mouvemens pour arrêter les progrès de Bonaparte; sa position ne lui permettait plus d'être difficile : il permit que l'armée française sortît de Gènes avec armes et bagages, et pût se réunir à celle du général Suchet, à la seule condition que les Autrichiens prisonniers

dans Gènes seraient remis en liberté; de son côté le général Massena, jaloux de hâter le moment où les malheureux habitans de Gènes et ses troupes recevraient des subsistances, sans lesquelles tous allaient être moissonnés par la famine, se hâta de remplir les conditions de la capitulation. (191)

Cet événement devait influer sur les opérations de l'armée de réserve. Bonaparte, avant d'aller la joindre sur la droite du Pô, avait publié une proclamation: « Soldats, la plus grande par« tie du territoire du peuple ligurien « était envahie, la république cisal« pine anéantie devenait le jouet du « régime féodal, un de nos départe« mens était envahi, la consternation « se répandait sur le midi de la France.

« Soldats, vous marchez, et déjà « le territoire français est délivré, la « joie et l'espérance succèdent dans « votre patrie à la crainte et à la cons-

« ternation. Vous êtes dans la capitale
« de la république cisalpine ; l'ennemi
« épouvanté n'aspire plus qu'à rega-
« gner ses frontières. Vous lui avez en-
« levé ses hôpitaux, ses magasins, ses
« parcs de réserve. Le premier acte de
« la campagne est terminé ; des mil-
« lions d'hommes vous adressent leurs
« remerciemens.

« Mais aura-t-on impunément violé
« le territoire français ? Laisserez-vous
« retourner en Allemagne l'armée qui
« porta l'alarme dans vos familles ?
« Vous courez aux armes ? Eh bien !
« marchons à sa rencontre, opposons-
« nous à sa retraite, arrachons-lui les
« lauriers dont elle s'est parée. Appre-
« nons au monde qu'une fatale malé-
« diction tombe sur les insensés qui
« osent insulter le territoire de la
« grande nation. Le résultat de nos
« efforts sera gloire sans nuage, et
« paix solide. »

Les succès constans du général Moreau en Allemagne, le gain des batailles livrées à Stokack, Engen, Gremback, Biberack, et sur les bords de Liller, ainsi que de plusieurs combats, particuliers ; le général Krai obligé de se renfermer dans son camp retranché de Pfael à une lieue et demie d'Ulm, l'évacuation par les Autrichiens, de Lindau, Bregentz, Feldkirck, Coire, et tout le pays des Grisons, multipliaient infiniment les embarras de la cour de Vienne, et lui ôtaient tous les moyens de venir au secours de ses armées en Italie. La prise de Gènes augmentait encore les obstacles du général Melas ; elle lui permettait à la vérité de concentrer ses forces, de prendre des positions défensives très-importantes, et, en cas de défaite, elle pouvait lui offrir une retraite où la flotte anglaise l'eût régulièrement approvisionné ; mais cette

conquête lui devenait infiniment onéreuse, en l'obligeant de laisser une très-forte garnison dans cette place, et de surveiller les généraux Massena et Suchet, qui avaient marché sur Acqui et sur Sasello : d'ailleurs, l'armée du général Berthier était en possession de tous les magasins des Autrichiens, et occupait l'importante position de la Stradella ; le général français coupait à l'armée autrichienne toute communication avec le Milanais.

Le général autrichien ne pouvait cependant rester plus long-temps dans cette inaction commandée par les circonstances ; il est vrai qu'il avait plus de quatre-vingt mille combattans dans l'Italie antérieure ; mais il ne lui était pas aisé de les réunir en un seul corps, une partie était encore assez près de Gènes, une autre vers les sources du Tanaro, pour se joindre à la division du général Ott sous les murs d'Alexan-

drie; le général Melas, contrarié par les rivières qui coulent dans les vallées très-profondes et très-étroites des montagnes qui couvrent la Ligurie occidentale, était obligé de faire un long détour en suivant le Tanaro; peut-être eût-il pu passer le Pô entre Valence et Vérue, et transporter le théâtre de la guerre dans le Milanais; mais il abandonnait alors Coni, Ceva, Tortone, Alexandrie, et même Turin; il abandonnait en même temps la division du général Ott, qui aurait été prise. Aussi le général Melas s'arrêta au plan de réunir toutes ses forces pour combattre les Français dans les superbes plaines qui s'étendent entre Alexandrie et Tortone, et où la supériorité de sa cavalerie lui promettait du succès.

En conséquence, le 18 prairial (7 juin), les divisions Kaim et Haddick avaient abandonné Turin et s'étaient

mises en marche sur Asti, où le baron de Melas s'était rendu de son côté; le général Ott, qui était arrivé le même jour à Rivalta di Scrivia, s'était porté le 19 à Castegio, et avait poussé ses avant-postes jusqu'à San Giulieta : c'était le lieu où le général Melas avait ordonné le rassemblement de l'armée; ordre qui paraît infiniment inconséquent lorsqu'on sait (et le baron de Melas devait en être instruit) que l'armée française était déjà maîtresse de Stradella; la position du général Ott à Castegio était donc infiniment hasardée; aussi le général Berthier se hâta-t-il de profiter de cette faute, en ordonnant au général Lanes de quitter sa position de Broni pour attaquer les Autrichiens, et en le faisant soutenir par la division Victor.

Le général Watrin ayant rencontré les postes avancés des ennemis à San-Diletto, après les avoir repoussés,

avait attaqué leur ligne de front; en même temps une colonne française les tournait sur la gauche et une autre sur la droite; quatre fois le village de Castegio et les hauteurs voisines avaient été pris et repris; enfin les Français avaient fait une charge générale et forcé les Autrichiens à se retirer en désordre jusqu'à Voghera, d'où ils étaient partis précipitamment pour passer la Bormida. Le général Berthier, dans son rapport sur le combat de Montebello, parle de trois mille morts et de cinq mille prisonniers.

Cette victoire décida le général Berthier à passer la Scrivia, afin de resserrer toujours davantage le baron de Melas; mais que pouvait, que devait faire ce général? Son armée était trop nombreuse pour être dispersée dans Coni et dans les citadelles de Turin, d'Alexandrie et de Tortone. Ces places d'ailleurs n'étaient point approvi-

sionnées ; elles eussent été, en peu de jours, obligées de se rendre ; se porter sur Gènes dont il était le maître, et s'y enfermer, c'eût été livrer l'Italie à la discrétion des Français sans se sauver soi-même ; pénétrer dans la Toscane par la rivière du Levant, Sarzanne et Lucques, où s'embarquer pour Livourne ; mais ce projet eût exigé trop de temps pour être mené à fin, et les Français eussent été maîtres de la Toscane avant que l'armée du général Melas eût pu s'y rendre ; passer le Pô près de Valence, gagner Pavie, Pizzigithone et l'Oglio ; mais le corps du général Moncey aurait pu avec la légion cisalpine, en s'opposant à sa marche ou en la retardant, donner le temps au général Berthier de tomber sur ses derrières ; il ne lui restait donc d'autre ressource que de battre l'armée française ; de percer ensuite directement sur Plaisance, et

de se jeter derrière l'Oglio; le baron de Melas se détermina pour ce dernier parti.

De son côté, le général Berthier, ayant fait jeter des ponts volans à Castel-Nuovo, avait dirigé la marche de l'armée pour y passer la Scrivia; le général Victor, avec l'avant-garde, avait déjà passé cette rivière à Dora, et s'était porté vers Marengo, tandis que, sur la droite, les divisions Chabran et Lapoipe avaient reçu les ordres de se placer sur la rive gauche du Pô à la hauteur de Valence, afin d'empêcher les Impériaux de passer le fleuve vers ce point, et sur la gauche, une division de la réserve avait marché vers Rivalta en tournant Tortone, dans la crainte que le général Melas ne voulût prendre le chemin qui mène d'Alexandrie à Gènes pour venir attaquer l'armée française: ainsi, après avoir passé la Scrivia, l'avant-

garde se trouvait à Marengo, le corps de bataille et le quartier général à San-Giuliano, la réserve à Garafolo, deux divisions à la hauteur de Valence, une autre à Rivalta.

Tout annonçait au général Melas que les Français voulaient engager une affaire générale; néanmoins, soit qu'il attendît encore les troupes qui lui arrivaient de Nice, soit qu'il voulût mieux s'assurer des forces ennemies, ou du véritable projet de Bonaparte, il s'obstina, le 24, à refuser la bataille, en restant sur la rive gauche de la Bormida, dont il se borna à couvrir les ponts avec quelques troupes placées exprès sur la rive droite.

On assura dans le temps, et on a répété depuis, que cette obstination apparente de rester sur la rive gauche de la Bormida, avait tellement trompé les généraux qui commandaient l'avant-garde française, qu'ils

en étaient venus jusqu'à croire que le général autrichien avait retiré ses ponts de dessus la Bormida, et qu'ils en avaient fait prévenir le premier Consul. Ce qui porterait à le croire, c'est que ce ne fut qu'à onze heures, le lendemain 25 prairial (14 juin), qu'on fut averti au quartier-général des progrès que faisait l'ennemi après s'être développé, à sept heures du matin, sur trois colonnes, aux ordres des généraux Oreilli, Kaim, Haddick, Ott et Elnits; celle de droite avait remonté la Bormida pour percer sur Fregarolo et tourner la droite des Français, où se trouvaient les généraux Kellerman et Gardanne; celle du centre avait attaqué le village de Marengo par la grande route; celle de la gauche s'était avancée sur Castel-Cériolo, tandis qu'une nombreuse cavalerie aux ordres du général Elnits, suivant la route de Salé, cherchait à débor-

der l'aile gauche de l'armée française.

La division du centre des Autrichiens avait d'abord repoussé l'avant-garde française qui s'était retirée par échelons et avait pris une position oblique, de manière que la division Victor occupait Marengo, et celle du général Gardanne avait sa gauche à la Bormida, et sa droite au village de Marengo; dans cette disposition, se trouvant sur le flanc de la colonne des Autrichiens qui attaquait ce village, en retardant sa marche par un feu de mousqueterie fortement soutenu, elle en avait éclairci les rangs, et avait été sur le point de l'obliger à prendre la fuite.

Le général Lanes, attaqué à l'aile droite, avait été moins heureux; le défaut de gargousses ayant rendu inutile son artillerie, une partie de ses canonniers qui avait quitté le champ de bataille avait encouragé les Autri-

chiens à revenir de nouveau à la charge, et leur avait fait obtenir de déborder le général Lanes par sa gauche.

En même temps, les Autrichiens, souvent repoussés au centre, renforcés par des troupes de leur réserve, étaient constamment revenus à la charge, et avaient fini par déborder le village de Marengo.

Ce fut alors que Bonaparte, instruit de cet avantage, était accouru d'abord à la droite, où commandait le général Lanes, pour ralentir son mouvement de retraite; il avait fait avertir en même temps le général Desaix de marcher avec la réserve, et il manœuvrait avec la 72ᵉ demi-brigade, sans cependant parvenir à arrêter les Autrichiens, qui continuaient à gagner du terrain, précédés dans leur marche par cent pièces de canon, qui faisaient de grands ravages dans les bataillons français. La cavalerie autrichienne,

de son côté, débordait la droite des Français, et menaçait de la tourner; les cinq cents grenadiers de la garde du Consul, qui formaient la droite de la réserve, marchent à cette cavalerie, s'avançant dans la plaine, formés en bataillon carré, sans artillerie, et soutenant, sans s'ébranler, trois charges successives; ils prouvent aux hussards autrichiens qu'il était plus aisé de vendre leurs bonnets que de les leur enlever. [1]

Mais l'armée autrichienne continuait d'avancer, précédée par un feu à mitraille qui écrassait les Français. Vainement la division du général

---

[1] Au moment où la cavalerie autrichienne, au nombre d'environ dix mille, vit paraître, dans la plaine cette poignée de grenadiers, elle était si persuadée de n'en laisser échapper aucun, que les hussards vendaient les bonnets qui couvraient encore la tête des grenadiers du Consul.

Monnier, envoyée de la réserve, avait dirigé deux de ses brigades sur Castel-Ceriolo ; vainement, après avoir repoussé une charge de cavalerie, cette troupe avait chassé du village l'infanterie qui la soutenait, et s'en était emparée ; la gauche et le centre de l'armée française continuant de rétrograder ; les grenadiers du Consul se replièrent sur la réserve ; ces deux brigades avaient été forcées d'abandonner Castel-Ceriolo, et de suivre le mouvement rétrograde de l'armée, qui, harcelée par la cavalerie, se portait alors, au pas redoublé, sur Sain-Giuliano, où se trouvait encore la réserve aux ordres du général Desaix. Toutes les routes, dans ce moment, étaient remplies de fuyards, de blessés, de morts, de mourans ; généraux, officiers, soldats, tous croyaient la bataille entièrement perdue.

Heureusement il se trouvait, sur la

grande route, un défilé à traverser, formé, d'un côté, par un bois, de l'autre, par un coteau de vignes très-serrées et fort hautes; le village de Marengo flanquait ce défilé sur la gauche. Quoique leurs bataillons fussent rompus, la plupart des canons hors de service, les munitions épuisées, plusieurs Français, au nombre d'environ six mille d'infanterie, et mille de cavalerie, avec six pièces de canons et beaucoup d'officiers, tenaient encore ferme dans le défilé, et y opposaient la résistance la plus opiniâtre; les Autrichiens, aidés de leur nombreuse artillerie, étaient parvenus à jeter quelques bataillons dans les vignes et dans le bois, tandis que leur cavalerie, qui les soutenait, attendait avec impatience l'instant de passer le défilé, et de tomber sur les fuyards : les Français néanmoins résistaient encore.

Dans cet état des choses, le baron

de Melas crut qu'il n'avait plus qu'à étendre ses ailes, d'un côté, pour envelopper les Français par derrière; de l'autre, pour leur couper la retraite sur la Scrivia. Il était quatre heures après midi; on se battait depuis sept heures du matin; les Autrichiens étaient parvenus à Cassina-Grossa. Bonaparte, bravant le feu, parcourait le champ de bataille pour ranimer ses soldats, et les arrêter dans leur fuite : ses efforts ne furent pas vains.

On vit alors s'avancer dans la plaine la réserve, conduite par le général Desaix, et, à la voix du premier Consul, les corps mis en fuite se rallier et se ranger derrière elle. Dès l'instant où le général Desaix se trouve à portée des ennemis, il se met à la tête de la 9e d'infanterie légère, et s'élance avec impétuosité au milieu des bataillons autrichiens, que ses soldats font reculer à coups de baïonnettes; la divi-

sion Boudet, qui formait la droite de la réserve, suit son exemple. L'armée ralliée, s'avance au pas de charge, et les Autrichens assaillis, commencent à plier et à mettre leur artillerie en retraite : ce mouvement permet aux Français de repasser le défilé, de se former en bataille à mesure qu'ils en sortaient, de mettre leurs canons en batterie, et de tomber de nouveau sur la ligne autrichienne; sur la gauche, le général Victor reprend Marengo, et se dirige sur les ponts de la Bormida; sur la droite, l'intrépide Desaix, qui chargeait avec le même succès, est atteint d'une balle, et expire sur le champ de bataille. (192)

La mort fatale de ce général, au moment où il venait de sauver l'armée, loin de ralentir l'ardeur des soldats, les animait d'un nouveau courage; ils s'étaient jetés avec fureur sur la première ligne de l'armée autri-

chienne, et l'avaient repoussée jusqu'à la seconde : ainsi réunies et devenues plus fortes, ces deux lignes s'étaient mises en mouvement pour faire une charge à la baïonnette. Les Français plient à leur tour, et une division de six bataillons de grenadiers s'avance à pas redoublés pour achever leur défaite; mais le général Kellerman, à la tête de quelques escadrons, marche à ces grenadiers, les enveloppe, et leur fait mettre bas les armes. Ce succès important est le signal pour l'armée française d'une attaque générale. Un accident vient mettre le désordre dans les rangs de la cavalerie ennemie : un caisson saute en l'air; des nuages épais de fumée répandent le trouble et l'effroi; les cris de victoire de la part des Français, l'ensemble de leur attaque, les ravages de leur artillerie, tout se réunit pour achever, à neuf heures du soir, l'entière défaite des Autrichiens.

Ceux-ci, excédés de fatigues, après quatorze heures de combat, repassent la Bormida et reprennent leurs positions de la veille : l'obscurité de la nuit empêcha les Français de les poursuivre.

Dans cette bataille mémorable, que le nouvel âge militaire oppose à ce que les siècles ont de plus célèbre, qui, dispersant des ennemis fiers de leur nombre et de leurs succès, fit tomber douze villes fortes dans les mains des Français, rétablit un état allié, termina la guerre du continent, les Français comptaient environ quarante mille combattans, non compris trois mille hommes de cavalerie, et trente pièces de canon; les Autrichiens avaient cinquante mille hommes, y compris dix-huit mille de cavalerie, plus de quatre-vingts pièces de canon, et deux cents caissons parfaitement approvisionnés.

De l'aveu des Autrichiens, ils per-

dirent dans cette journée, en morts, blessés ou prisonniers, plus de dix mille hommes, deux mille chevaux, et deux cent trente officiers supérieurs, tués ou blessés; deux généraux, deux colonels, quatre lieutenans-colonels, soixante officiers supérieurs faits prisonniers; plusieurs drapeaux et une grande quantité de bouches à feu. Les Français perdirent aussi beaucoup de monde. Le général Melas eut deux chevaux tués sous lui, et fut blessé au bras; le général Berthier reçut plusieurs balles dans ses habits.

Le général autrichien, qui était dans une position singulièrement critique avant de livrer la bataille, se trouva dans une situation désespérante après l'avoir perdue. Dans les combats, dit Salluste, c'est moins la perte réelle faite par les armées que l'opinion du succès, qui décide des opérations ultérieures : une bataille

perdue décourage les vaincus; le soldat battu, craint de l'être encore, et il était bien difficile d'arrêter cette influence morale, augmentée encore par la position de l'armée autrichienne: ses soldats étaient sans pain, sa cavalerie sans fourrage, elle ne pouvait plus hasarder aucune démarche avec sécurité. Le général Melas aurait-il voulu se porter sur Gènes? il aurait été attaqué en tête par les généraux Suchet et Massena, en queue par le général Chabran, en flanc par les généraux Thureau et Berthier; ce qui augmentait ses sollicitudes, c'était cinq ou six mille blessés qu'il ne pouvait faire soigner, et qu'il ne voulait pas abandonner. Il fut donc obligé de se décider à envoyer le général Skal au camp des Français, à deux heures et demie du matin, pour proposer une suspension d'armes de quarante-huit heures, pendant laquelle on pourrait

enterrer les morts et échanger les prisonniers. Cette suspension acceptée, fut suivie d'un armistice, signé le 29 prairial (18 juin); et d'une convention, par laquelle l'armée autrichienne devait se retirer derrière le Mincio, et abandonner les villes, forteresses et châteaux de Turin, Coni, Savone, Ceva, Gènes, Alexandrie, Tortone, Arona, Plaisance, Milan, Pizzigithone et le fort Urbin.

Conformément aux articles acceptés, l'armée du général Melas se retira derrière le Mincio, dans trois camps: le premier, près de Villa-Franca; le second, entre Mantoue et Borgo-Forte; le troisième, près de Governolo; le général mit une forte garnison dans la citadelle de Ferrare, et établit deux têtes de pont à Lagoscuro.

Ainsi toute l'Italie septentrionale, jusqu'à la Chiesa, Lucques, la Toscane et le duché d'Urbin, tombèrent

au pouvoir des Français, de même que la Valteline et le pays des Grisons; il fut convenu seulement que le pays compris entre la Chiesa et le Mincio ne serait occupé par l'une ni par l'autre armée.

Le premier Consul, avant de s'éloigner de Milan, ordonna que le corps du général Desaix fût transporté à l'hospice du mont Saint-Bernard, où il lui serait élevé un mausolée; en face de ce monument, devait être placée une table de marbre, sur laquelle seraient gravés les noms des demi-brigades, des régimens d'artillerie et de cavalerie, ainsi que des généraux et chefs de brigades qui s'étaient trouvés à la journée de Marengo; enfin, il arrêta que l'armée de réserve et celle d'Italie ne formeraient qu'une seule et même armée, sous le nom d'armée d'Italie, dont il donna le commandement au général Massena.

L'histoire entière n'ayant transmis aucun fait militaire semblable à celui dont nous offrons les détails, on croit pouvoir appliquer quelques réflexions à un événement dont les effets furent aussi heureux pour les Français.

Il est permis, peut-être, d'accuser le baron de Melas d'avoir commis plusieurs fautes dans la disposition générale de ses opérations; mais la faute capitale dut-être essentiellement imputée au cabinet de la cour de Vienne; il est impossible qu'il ignorât la formation d'une armée à Dijon; dès-lors, il devait faire ouvrir beaucoup plus tôt la campagne en Italie, et porter de plus grandes forces aux passages du Saint-Gothard, du Simplon, des grands et petits Saint-Bernard, du Mont-Cenis et du Mont-Genèvre; il fallait augmenter celles qui étaient en Italie, et avoir une armée d'observation placée d'Asti à Pavie.

Les Impériaux, qui auraient dû entrer en campagne au commencement de ventose (vers la fin de février), perdirent entièrement les mois de ventose et de germinal, en mouvemens et en actions qui n'eurent aucune importance; ce ne fut que dans les premiers jours de floréal (21 avril), qu'ils contraignirent le général Massena à se réfugier dans Gènes avec douze mille hommes: pour les y contenir et se garantir de leurs attaques, le général Melas fit former le blocus avec trente ou quarante mille hommes, dont il confia le commandement au général Ott. Mais pourquoi un blocus devant une grande ville que l'on savait manquer de tout, et qu'une tranchée ouverte et le jet de plusieurs bombes eussent fait rendre avant huit ou quinze jours, tandis que le blocus dura un mois et demi? D'après ces calculs, Gènes aurait pu être au pouvoir

des Autrichiens vers le premier germinal, c'est-à-dire, environ quinze jours avant l'époque où ils entrèrent en campagne ; ce qui peut confirmer cette opinion, c'est que le général Massena n'arriva à Gènes que le 21 pluviose (10 février); qu'à cette époque l'armée d'Italie manquait absolument de tout, et que si les Autrichiens l'avaient attaquée à la fin de pluviose, ils auraient eu encore des succès plus faciles : enfin on assure que les paysans des environs de Gènes, au nombre de vingt mille, offrirent de prendre Gènes d'assaut, si l'on voulait leur en accorder le pillage. Dans cette nouvelle hypothèse, Gènes aurait pu tomber bien plus tôt entre les mains des Autrichiens; et, certes, il était sans doute plus politique de sacrifier ces paysans, auxquels l'appât du gain faisait exposer leur vie, que de compromettre les soldats de l'armée, et de faire re-

tomber sur eux tout ce que le sac d'une ville a d'odieux.

Le temps devait aussi être excessivement précieux pour le baron de Melas; et cependant il ne mit ni hardiesse ni rapidité dans ses mouvemens: après avoir enfermé le général Massena dans Gènes, ne devait-il pas pousser plus vivement le général Suchet, l'obliger à repasser le Var, occuper cette rivière et le col de Tende, et revenir ensuite sur les bords du Pô? Sa conduite devint encore bien plus inexcusable, quand on le vit négliger de s'assurer de tous les passages par où l'on pouvait pénétrer en Italie, de la France, de la Suisse et du Tyrol; à quel propos enfin, ce général fit-il avancer le général Ott, à marches forcées, pour s'opposer au passage du Pô qui était déjà effectué, et l'exposait à être battu à Castegio, où il se trouvait entièrement isolé? Pourquoi ne

fit-il pas marcher en même temps sur ce point les généraux Kaim, Haddick et Elnits?

Dès l'instant où le baron de Melas se crut forcé de livrer la bataille, dès l'instant où il eut feint, le 24, de ne pas vouloir l'accepter : pourquoi ne passa-t-il pas, le 25, la Bormida dans la nuit, ou de plus grand matin, pour tomber sur l'avant-garde française qui se trouvait isolée à Marengo? Pourquoi ensuite, dans ses dispositions, porta-t-il toute sa cavalerie sur sa gauche, tandis qu'en la partageant à peu près également, puisqu'il en avait un si grand nombre, il aurait pu déborder plus facilement les deux ailes de l'armée française? Dès l'instant où il se fut apperçu que les Français pliaient de toutes parts, et ne tenaient, en très-petit nombre, que dans le défilé proche de Marengo, au lieu de redoubler d'efforts contre ce point, pourquoi le

général autrichien commit-il la faute capitale d'étendre sa ligne de bataille dans l'idée d'envelopper l'armée française, et de lui couper la retraite sur la Scrivia ? Mais ne devait-il pas lui suffire d'enfoncer ce centre, et s'il y eût réussi, ne devenait-il pas le maître de la plaine de San-Giuliano ? Les Français, qui commençaient déjà à être rompus, auraient-ils pu se rallier derrière leur réserve, qui aurait pu facilement être enveloppée elle-même.

Au moment, aussi, où le général Melas eut appris que les Français avaient pénétré dans la vallée d'Aoste, pourquoi ne se porta-t-il pas par Plaisance derrière l'Adda, ou même le Tésin? Le général avait appris, à Nice, l'entrée des Français en Italie le 29 floréal, et ceux-ci n'entrèrent dans Milan que le 12 prairial; ils n'occupèrent le poste de la Stradella que le

15 : dans une circonstance moins épineuse, le maréchal Souworof s'était porté de Turin à Plaisance en trois jours ; dans cette hypothèse, il abandonnait, à la vérité, le Piémont, mais il se mettait en mesure de défendre la Lombardie, il assurait ses magasins, il avait ses derrières libres ; et, dans le cas où la ville de Gènes lui ouvrît ses portes, événement qui devait être très-prochain, le général Ott pouvait venir le joindre par Bobio, et, en grossissant son armée, le mettre toujours plus en état de résister aux Français.

Ainsi, de tous les partis que prit le général autrichien, le plus mauvais sans doute était celui de venir se renfermer entre le Tanaro, la Bormida et le Pô, par la raison que, dans la supposition même qu'il eût battu les Français, ceux-ci pouvaient se retirer sous Plaisance, ou derrière le Pô et le Té-

forces, et re-
l'offensive, puis-
ordres du général
sions Lapoipe et Cha-
vingt mille hommes
du général Massena,
ceux du général Thu-
aient point encore combat-
se seraient trouvés en grande
sur les flancs et les derrières de
autrichienne : tout ce qu'eût
pu faire alors le général autrichien,
eût été de prendre la route de Parme, de passer le Pô à Crémone, ou à Borgo-Forte, et de se poster derrière le Mincio; mais, dans ce cas, le Piémont, la Lombardie, la Ligurie, la Toscane, Parme et Plaisance, étaient perdus pour l'Autriche, et le général Melas n'en aurait pas moins perdu déjà tous ses magasins.

Les gens de l'art ont aussi voulu examiner quelle aurait dû être la con-

duite des généraux français dans cette circonstance; après avoir occupé savamment la précieuse position de la Stradella, quel devait être, disent-ils, leur principal objet? Celui d'empêcher les Autrichiens de pénétrer dans la Lombardie en traversant le Pô et le Tésin, ou de se jeter derrière l'Adda et l'Oglio, en passant par Plaisance ou Crémone, et de se procurer, par ce moyen, l'avantage inappréciable de reprendre quelques-uns de leurs magasins dont ils devaient avoir bientôt le plus extrême besoin. D'après ce plan, on devait vouloir réduire le général Melas à livrer bataille, en conséquence, prendre toutes les précautions pour s'assurer la victoire, se fortifier par tous les moyens de l'art et de la nature, et augmenter ses forces par quelques-uns des corps aux ordres du général Moncey, qui n'avait pas besoin de tant de trou-

pes pour garder les bords de l'Oglio.

Mais, dès l'instant où le général Melas eut commis la faute de faire marcher les troupes qui venaient de Gènes vers Castegio; après avoir battu le général Ott, et l'avoir jeté de l'autre côté de la Scrivia, on était instruit que les généraux Massena et Suchet avaient réuni leurs forces pour marcher naturellement sur Gavi, Novi et Tortonne, tandis que le général Thureau devait s'approcher d'Asti; quelles dûrent être alors les nouvelles dispositions? Celles, sans doute, de se porter sur les bords de la Scrivia, de s'y fortifier, de resserrer toujours davantage les Autrichiens vers Alexandrie, et de les attendre, ou pour livrer bataille, ou pour se rendre.

Ce n'était donc pas dans les plaines de Marengo, observe-t-on, que le général français devait chercher à se mesurer avec le général autrichien;

instruit, comme il devait l'être, que ce dernier était trois fois plus fort en artillerie et en cavalerie, et qu'il avait sous ses ordres les anciennes bandes qui, depuis deux ans, remportaient des victoires en Italie; tandis que la majorité de l'armée française était composée de conscrits qui, la plupart, n'avaient jamais vu le feu. (193)

Sans doute aussi, doit-on le présumer, tels étaient les projets du général français; trompé, à la vérité, par les faux rapports que le général Melas avait replié ses ponts sur la Bormida, il dut songer à se porter sur les bords de cette rivière, pour rendre la position des Autrichiens encore plus épineuse : dans ce cas, cependant, peut-être aurait-il pu remplir ce but par une marche de nuit, se trouver à la pointe du jour sur la rive droite de la Bormida, empêcher les Autrichiens de passer cette rivière, et les forcer de

mettre bas les armes. Sans subsistances, sans magasins, sur le point d'être assaillis de tous les côtés, et aculés au confluent du Tanaro et de la Bormida, quel autre parti auraient-ils pu prendre ?

Mais, pour donner aux suites brillantes de la victoire de Marengo plus de solidité, et faire convertir le traité d'Alexandrie en une heureuse réconciliation entre la France et la Germanie, il fallait le concert des succès des Français en Allemagne. Le général Moreau, pour éloigner le général Krai, avait fait marcher le général Lecourbe vers les bords du Lech; les Français s'étaient rendus maîtres d'Ausbourg, et menaçaient Munich. Cependant le baron de Krai n'abandonnait pas son camp : le général Moreau s'était décidé à passer à la gauche du Danube; il y avait rencontré la division du général Staray, et, le

1er messidor (20 juin), il l'avait complétement battu, dans ces mêmes plaines d'Hochstecht et de Bleinheim, où le maréchal de Tallard avait été défait par le prince Eugène de Savoie, en 1704.

La perte de cette bataille avait obligé le général Krai d'abandonner Ulm à ses propres forces, pour se réunir à l'aile droite de son armée dans la Franconie. Cette position rendait très-difficile ses communications avec le reste de ses forces sur la droite du Danube; elle livrait aux Français une partie du cercle de Franconie et celui du bas Rhin, depuis la Souabe jusqu'à la ligne de neutralité. Tous les corps impériaux placés dans la Bavière se retiraient derrière l'Iser, et ensuite derrière l'Inn : les Français occupaient presque toute la Bavière; leur quartier-général était dans Munich le 17 messidor (6 juillet); en même

temps les Autrichiens abandonnaient les Grisons pour se concentrer entre l'Inn et le Tyrol, et les états qui leur restaient en Italie par la convention d'Alexandrie.

Dans la péninsule, les Français, par une longue chaîne de postes, étendaient leur droite de Brescia à Lucques, à la Romagne, et à la côte de la mer Adriatique; pendant que leur gauche, s'inclinant jusqu'au Mincio, prolongeait leur flanc dans la Valteline, où commandait le général Moncey : de ce point ils communiquaient par Chiavenne, Tusis, Coire et la rive gauche de l'Inn, avec l'armée du Danube; celle-ci, bordant la frontière du Tyrol, gagnait l'Iser, et suivait cette rivière jusqu'à Landshul. Le général Moreau occupait Straubingen et Ratisbonne, sa ligne s'avançant par Kehlheim jusqu'à Laltmulh, et au confluent de la Rednitz avec le Mein.

Dans cette position, il était difficile

que le général Krai défendit en même temps les bords du Danube et les montagnes du Tyrol; en portant ses principales forces sur le Danube, pour couvrir ses magasins et maintenir ses communications avec le comte de Klenau, il découvrait le Tyrol; le général Moreau pouvait alors détacher une colonne vers Cleffstein, et pénétrer dans le Tyrol en remontant la gauche de l'Inn jusqu'à Inspruck, tandis qu'une autre colonne se serait portée des Grisons par Martinsbruck, ce qui aurait forcé le corps d'armée qui était dans le Tyrol de se retirer par la Carinthie; si, au contraire, le baron de Krai portait ses forces vers le Tyrol et le pays de Salzbourg, pour conserver ses communications avec l'Italie, il s'exposait à la perte de ses magasins dans Passau et dans Lintz; les deux rives du Danube restaient en proie aux incursions des Français jusqu'à

Vienne ; l'armée impériale pouvait être enfermée dans les gorges des montagnes, sans vivres et sans communication directe avec la capitale de l'Empire ; le général Moreau pouvait en même temps s'emparer de toute la partie occidentale du Tyrol, jusqu'à Inspruck, Saint-Méran et Botzen, et facilitait au général Moncey l'entrée du Tyrol italien et de l'évêché de Trente ; de plus, le général Melas ne pouvait plus se maintenir sur le Mincio, ou même sur l'Adige ; il était obligé de précipiter sa retraite dans le Frioul, par la Carinthie, et d'ouvrir par ce moyen, à l'armée française en Italie, les provinces vénitiennes de terre ferme.

Telle était la position respective des armées autrichiennes et françaises, au moment où l'armistice provisoire convenu pour l'Italie, s'étendit aux armées d'Allemagne.

On convint que les Français ne franchiraient pas la rivière d'Iser ; que les Impériaux se retireraient à la droite de l'Inn, depuis les sourcesde cette rivière jusqu'à Passau, et que le pays situé entre l'Inn, l'Iser et le Danube, serait neutre pendant la durée de la suspension d'armes signée dans Munich, le 26 messidor (15 juillet).

Malgré la position infiniment heureuse des armées françaises en Italie et en Allemagne, on prétendit, à l'époque de la signature de l'armistice à Munich, que, si elle était très-avantageuse aux armées impériales, elle ne l'était pas moins à l'armée sous les ordres du général Moreau.

En laissant, disait-on, des corps destinés à tenir le pays en respect, sa position avancée avait infiniment affaibli cette armée ; quelques partis ennemis en avaient même déjà inquiété l'arrière-garde. En formant son plan

de campagne, le gouvernement français n'avait-il pas, peut-être, commis une erreur, celle d'avoir fait prendre à l'armée du général Moreau la ligne qu'elle suivit, sans avoir préalablement rassemblé dans la Franconie des forces capables d'attirer l'attention des corps ennemis qui pourraient se trouver sur la rive gauche du Danube? En débouchant entre le haut Rhin et les sources du Danube, le général Moreau était obligé de tenir une ligne très-étendue; son aile gauche ne pouvait quitter en sûreté la rive droite du Danube, et son aile droite, quoiqu'elle eût à soutenir le centre et la gauche, devait se déployer, non seulement vers le Voralberg et le Tyrol, mais encore vers la Bavière.

Le général Krai, en se repliant sur Ulm et sur Ingolstadt, en s'obstinant à ne pas s'éloigner de la rive gauche du Danube, laissa aux Français de

plus grands moyens d'opérer tranquillement sur leur droite. Voulut-il mettre à couvert ou évacuer ses magasins? Mais il lui suffisait de quelques jours pour remplir ce projet. Ulm, à la vérité, offrait à ce général une excellente position, qui cependant ne pouvait empêcher les Français de parcourir le reste de la Souabe, ni de s'avancer jusqu'au Lech, et de menacer de couper la retraite et les vivres à l'armée impériale.

La position de l'ennemi contraignit le général Moreau à faire passer le Danube à son aile gauche, tandis que la gauche de son centre appuyait sur la rive droite; en même temps l'aile droite faisait un grand mouvement par Kemptem et Ausbourg, et, en passant en partie le Danube, elle eut bientôt débordé la ligne de l'armée impériale : ce fut par une marche rapide et détournée que le général Krai porta

sa droite à Ingolstadt, quand il vit le général Moreau manœuvrer pour le forcer à quitter cette position, et l'obliger à faire un grand détour sur la rive gauche; il fut pénétré du danger auquel il était exposé, se retira d'Ingolstadt avec précipitation, n'eut que le temps de s'échapper par le pont construit à Moesburg sur l'Iser, et d'atteindre, par des marches forcées, la rive de l'Inn avant l'ennemi. Ainsi les habiles manœuvres du général français privèrent le général Krai de l'avantage que lui eût procuré une rivière placée en avant de sa ligne.

On a cru que, si les Impériaux se fussent avancés des plaines de Stokack jusqu'en Bavière, par la ligne de Memmingen, ils n'eussent peut-être pas éprouvé de si grands revers; harcelant les flancs de l'armée du général Moreau, ils l'eussent obligé d'employer des forces considérables dans tous ses

mouvemens : le général Staray eût pu alors, filant par Ulm et remontant l'Iller, serrer la gauche de l'armée française ; tandis que le général Moreau, obligé de s'appuyer du même côté sur le Danube, et d'occuper le terrain depuis Ehinguen jusqu'à Bregentz, n'aurait pu opposer que des forces inférieures aux colonnes autrichiennes qui se seraient réunies pour l'attaquer. Le général Jourdan avait été forcé d'adopter le même plan ; et ainsi que lui, probablement, le général Moreau eût été ou repoussé ou battu. Dans ce système, ajoutait-on, la nature du terrain n'eût laissé aucune ressource au général Moreau ; car son adversaire eût été le maître de n'engager une action que sur le champ de bataille qu'il eût choisi lui-même ; et, dans le cas où il l'eût choisi sur les bords du Lech, la ligne de l'armée française, encore plus étendue, eût été

de la Ligurie : les Français, fortifiés par ces secours, devaient s'emparer, presque sans résistance, du grand duché de Toscane, qui offrait toutes les ressources pour payer et nourrir l'armée, avec les moyens d'éloigner les Anglais des côtes, en occupant le port de Livourne.

Si les Autrichiens étaient obligés de se retirer dans les Alpes allemandes, on devait s'attendre à voir prendre les armes aux Vénitiens pour aider les Français à fermer aux Allemands les portes de l'Italie ; la forteresse de Mantoue, abandonnée à elle-même, ne pouvait résister long-temps. Ainsi, la continuation de la guerre pouvait non seulement enlever à la maison d'Autriche toutes ses possessions en Italie; mais il était possible que les suites de cette combinaison conduisissent les différens états de la péninsule à se réunir pour former une république fédérative.

Pour écarter ces funestes présages, les Anglais offraient un subside de cinquante millions de francs; ils promettaient même de conduire dans la Toscane trente-cinq mille combattans.

Cependant Bonaparte proposait la paix; et, quoique le terme de l'armistice conclu dans Munich fût expiré, les hostilités ne recommençaient pas. L'amiral Keith s'était présenté dans la rade de Livourne; mais le commandant avait refusé de le recevoir dans le port, dans la crainte de voir les Français, qui étaient à Lucques, marcher sur Livourne pour en chasser les Anglais.

Au milieu de toutes ces hésitations des trames de l'Angleterre, des perfidies de monsieur de Thugut, pour éloigner la paix, une nouvelle suspension d'armes avait été signée à Hohenlinden, le 4 complémentaire an 8 (21 septembre 1800), entre le géné-

ral Moreau et le comte de Lerbach; pour garantie de ses intentions pacifiques, sa majesté impériale consentait à ce que les places de Philisbourg, Ulm, et Ingolstadt fussent remises à la disposition du général Moreau; cette suspension d'armes s'était étendue en Italie, en vertu d'une convention signée, le 7 vendémiaire an 9 (29 septembre 1800), entre le prince Hohenzollern, et le général Marmont.

Déjà le comte de Saint-Julien avait signé des préliminaires à Paris, et on était convenu que les conférences seraient tenues dans Lunéville; mais l'empereur témoignait un desir extrême de voir les Anglais admis à Lunéville pour y traiter de la paix; la cour de Vienne espérait que les plénipotentiaires de la Grande-Bretagne mettraient en avant un systême de compensation qui pourrait conserver

la Belgique à la maison d'Autriche : cette conquête intéressait fortement la nation anglaise ; tout sacrifice lui eût paru léger pour en empêcher la cession ; le premier Consul, mettant à part tout souvenir, même légitime, contre la conduite du ministère anglais, avait acquiescé avec empressement à une ouverture qui pouvait accélérer la paix générale.

Une difficulté imprévue détruisit tous ces projets ; une suspension d'armes avait été le préliminaire des paroles de paix entre la France et l'Autriche; n'était-il pas naturel qu'il y en eût une autre entre la France et l'Angleterre, qui voulait faire cause commune avec son alliée ? Le commissaire du gouvernement français donna en conséquence une note au lord Grenville, dans laquelle il observait que la suspension d'armes accordée à l'empereur allait bientôt cesser, et que l'in-

tervention de l'Angleterre compliquait tellement les négociations, qu'il était impossible au gouvernement français de prolonger l'armistice conclu sur le continent, si le roi ne consentait à l'étendre aux opérations maritimes; en même temps, il proposait un projet de trève qui aurait laissé aux vaisseaux de toutes les nations belligérantes et neutres la liberté de naviguer, et qui aurait permis, particulièrement au gouvernement français, de porter des secours aux places de Malte et d'Alexandrie bloquées par les Anglais; ce projet fut rejeté: le ministère anglais en présenta un autre, il ne fut pas admis.

Alors, le gouvernement français réduisit la question à l'alternative d'entamer une négociation commune avec l'Angleterre et l'Autriche, en concluant la suspension d'armes proposée par son commissaire, ou de né-

gocier une paix séparée avec l'Angleterre en concluant l'armistice proposé par le lord Grenville.

Il n'était pas douteux qu'une trève maritime ne fût plus avantageuse à la France qu'à l'Angleterre ; mais, d'un autre côté, les avantages qui résultaient pour la France compensaient à peine ceux que l'armistice continental procurait à l'Autriche ; en effet, cet armistice avait donné à la cour de Vienne le moyen de réorganiser ses armées, et de fortifier ses places avec le secours du subside qu'elle avait reçu de l'Angleterre.

Durant ces négociations, la garnison de Malte, réduite aux dernières extrémités de la famine, avait été contrainte à capituler, le 29 fructidor an 8 (16 septembre 1800) : cette circonstance aurait dû faciliter la conclusionde la trève maritime ; elle augmenta les prétentions des Anglais :

pour leur donner plus de poids, ils avaient décidé la reine de Naples à se rendre à Vienne avec le comte Hamilton, ambassadeur de la cour de Londres à celle du roi des deux Siciles; mais ce fut en vain que ces deux nouveaux émissaires anglais voulurent persuader à l'empereur qu'il était en mesure de chasser ses ennemis de l'Italie et de l'Allemagne; on ne sait par quel pressentiment il voulut visiter son armée sur les bords de l'Inn; là, il vit ses soldats découragés, et les Français aux portes de Vienne : il s'empressa alors de conclure la convention de Hohenlinden, et d'envoyer le comte de Cobentzel à Lunéville pour y négocier avec le conseiller d'état Joseph Bonaparte, en continuant cependant d'insister sur l'intention de traiter conjointement avec l'Angleterre; mais cette puissance persistait à ce qu'on lui remît les places qu'elle tenait blo-

quées, à l'instar des villes de Philisbourg, Ulm, et Ingolstadt, que les Français avaient exigées et obtenues de l'empereur; ces demandes avaient été suivies d'une note du commissaire Otto, du 16 vendémiaire (8 octobre), par laquelle le premier Consul déclarait qu'il était invariablement décidé à traiter séparement avec l'empereur et la Grande-Bretagne : le cabinet de Saint-James avait répondu qu'il ne pouvait prendre aucune mesure qui aurait pour objet d'isoler les intérêts britanniques, de ceux des puissances qui continuaient de faire cause commune avec l'Angleterre, pour la guerre.

D'un autre côté, le général Moreau avait ordonné la démolition des fortifications des villes de Philisbourg, Ulm et Ingolstadt, prétendant qu'elles ne devaient plus faire partie d'aucun plan d'opérations ultérieures, soit

d'attaque, soit de défense : cette démolition avait donné lieu à des discussions très-vives, qui ne tendaient pas à adoucir l'animosité des deux puissances. En même temps, on multipliait les préparatifs dans tous les ports de la Grande-Bretagne, pour envoyer une armée en Italie; elle devait se combiner avec les troupes napolitaines.

Enfin, il se passait en Italie des événemens qui n'étaient pas faits pour donner des espérances de voir la trève prolongée. Au moment où le général Pino quittait la ligne du Rubicon pour se réunir à Bologne, quelques troupes irrégulières, levées dans la Toscane et le Ferrarois, étaient entrées dans la Romagne, où elles avaient commis des excès. Le quatrième jour complémentaire, le général Pino avait marché contre Faenza ; mais l'ennemi avait évacué cette place, et s'était re-

tiré par Ferrare, Ravenne et Arezzo; les troupes françaises, divisées alors en trois colonnes, avaient suivi ces différens corps : celle dirigée sur Ferrare avait rencontré les insurgens à Lugo, en avait passé un grand nombre au fil de l'épée, et dispersé le reste; la seconde colonne, arrivée sous les murs de Ravenne, y avait trouvé les ennemis disposés à se défendre; mais, après une faible résistance, la place avait été emportée d'assaut, et tous les hommes trouvés avec des armes, mis à mort; le troisième corps, qui s'était retiré vers Arezzo, avait été atteint et surpris dans sa marche; il avait subi le même sort que les deux autres.

D'après la convention d'Alexandrie, les Autrichiens devaient évacuer le Ferrarois, et, par les préliminaires signés à Paris, ils devaient désarmer les levées de la Toscane, qui formaient environ vingt-cinq mille hom-

mes commandés par des officiers autrichiens aux ordres de M. de Sommariva. Ces troupes avaient fait des dispositions qui semblaient annoncer qu'elles voulaient s'emparer de Lucques, et d'une partie du Bolonais. Instruit de ses intentions apparentes, le général Dupont avait sommé M. de Sommariva de désarmer son corps, en lui déclarant que, s'il ne se hâtait de le faire, il se croirait obligé d'entrer en Toscane, et de punir les excès commis sur le territoire occupé par l'armée de la république française. Cette sommation avait été sans effet : les Toscans avaient même poussé la témérité jusqu'à s'emparer de Santo-Leo, de Castiglione, et de quelques autres parties de la république cisalpine; ils avaient plus fait, ils avaient levé des contributions dans le cercle occupé par les troupes françaises.

Le général Dupont, indigné, par-

tit de Bologne avec sa division, et ne tarda pas à chasser devant lui ces troupes de paysans armés ; le 23 vendémiaire (20 octobre), il était entré dans Florence, après avoir complétement battu, à Barberino, le principal corps des levées toscanes, commandé par le général Spanochi : cependant, les insurgens avaient sonné le tocsin dans tous les districts, et cette imprudence leur avait fait courir les plus grands dangers. Le général Monnier avait marché contre Orezzo, la patrie de Mécène et de Pétrarque ; le général Pino contre Prato et Pistoie ; le général Clément était entré dans Livourne le 24, et on avait permis à M. de Sommariva de se retirer à Ancône, avec toutes les troupes autrichiennes : ainsi, les troupes françaises parcoururent en tout sens la Toscane, y confisquèrent toutes les marchandises anglaises, donnèrent à

[illegible] l'apparence d'une mesure [illegible] de la nécessité ; lorsque [illegible] la cour de Vienne [illegible] considérée comme une [illegible] de [illegible] mille Au- [illegible] Livourne, [illegible] se trouve [illegible] cette insurrection.

[illegible] et les [illegible] une des- [illegible] au plan [illegible], ils avaient [illegible] démonstrations des [illegible] qui avaient occasionné [illegible] n'avaient [illegible] d'honneur à leurs armes qu'à leur [illegible].

Tandis que le [illegible] de l'Europe [illegible] alternativement [illegible] par la

guerre, ou trompé par des négociations, il se formait une formidable association dans le nord, entre les cours de Pétersbourg, de Copenhague, de Stockholm et de Berlin, pour une neutralité armée (194). Cette confédération commençait à prendre un aspect menaçant, lorsque le ministère anglais, après s'être compromis avec les cours de Pétersbourg, de Copenhague et de Stockholm, eut la téméraire imprudence d'offenser la cour de Berlin : un vaisseau prussien, sorti du port d'Emden, fut arrêté par un vaisseau de guerre anglais ; une tempête s'étant élevée, le vaisseau prussien s'était échappé, et réfugié dans le port de Cuxhaven, où le vaisseau anglais l'avait suivi, et s'en était emparé ; le résident de Prusse à Hambourg avait réclamé le vaisseau auprès du sénat ; celui-ci, dans la crainte de se compromettre avec l'Angleterre, avait re-

présenté qu'il ne pouvait rendre cette prise. Dès-lors, un détachement de dix-huit cents Prussiens était entré dans Cuxhaven, et s'était, ainsi qu'un autre corps qui le suivait, cantonné sur les rives de l'Elbe, ce qui avait mis le commerce de l'Angleterre avec Hambourg entièrement à la merci des Prussiens. Lord Carisford, alors ambassadeur de la Grande-Bretagne en Prusse, avait fait des remontrances, pour faire cesser l'occupation de Cuxhaven; mais on lui avait répondu que la démarche de la cour de Prusse ne tendait qu'à maintenir le bon ordre, la liberté du commerce et de la navigation, et d'assurer les relations d'amitié qui subsistaient entre la Prusse et la Grande-Bretagne.

Sur ces entrefaites, tout espoir de paix entre la France et l'Autriche s'était évanoui; les armées respectives s'empressèrent de se rendre sur les

différens champs de bataille, et l'on se disposa, des deux côtés, à s'en rapporter à la fortune des armes : on avait espéré, à Londres, que l'insurrection des Toscans romprait l'armistice en Italie, et l'on ne s'était pas entièrement trompé; mais l'on ne s'attendait pas à voir arriver un ministre russe à Paris : c'était la suite d'une négociation entamée directement entre l'empereur de Russie, et le premier Consul de France (195), à la suite de laquelle le vice-chambellan Kalitzchew était venu serrer les nœuds de la bonne intelligence entre l'empire russe et la république française.

Soit que cette nouvelle combinaison politique n'eût pas été appréciée à Vienne, ou que les Anglais fussent parvenus à y persuader qu'ils étaient les maîtres d'en détruire à leur gré les effets sinistres, l'armistice n'en fut

pas moins rompu, et les hostilités recommencées.

Le général Moreau s'arrachait du sein de sa famille pour voler dans celui de la victoire; le général Augereau, à la tête de l'armée gallo-batave, passait à la droite du Rhin; le général Magdonal, avec celle des Grisons, se préparait à franchir les neiges éternelles qui couvrent les Alpes Rhétiques pour pénétrer dans le Tyrol; le général Brune, qui avait remplacé le général Massena, se mettait aussi en mesure d'attaquer les Autrichiens en Italie.

Mais c'était en Franconie que devaient commencer les premières hostilités. Le général Augereau n'avait point fait encore assez de progrès pour agir sur la même ligne que l'armée du général Moreau; le général Sainte-Suzanne suffisait à peine, avec les troupes à ses ordres, à garder les deux rives du Danube, à contenir les

pays conquis, et à assurer les communications de l'armée avec la France; il était donc essentiel que l'armée gallo-batave se mît en mouvement avant les autres : en conséquence, le 3 frimaire (24 novembre), les Français avaient sommé les troupes de Mayence d'évacuer Aschaffenbourg, et, sur leur refus, les avaient forcées d'abandonner la ville avec précipitation; d'Aschaffenbourg, le général Augereau avait marché au confluent de la Rednitz et du Mein, et, pendant qu'il prenait des postes derrière la Rednitz, entre Bamberg et Forchein, le général Moreau annonçait, le 6 frimaire (27 novembre), la reprise des hostilités par une proclamation. (196)

A peine le général Moreau avait-il annoncé la cessation de l'armistice, et déjà il avait pris l'offensive; il s'était avancé avec le centre de son armée sur les bords de l'Inn, afin d'y occuper

les positions que les Autrichiens venaient d'abandonner pour se jeter sur la rive droite de cette rivière. Le lendemain, une colonne de troupes françaises avait enlevé les redoutes placées en avant de Wassembourg, ainsi que la ville et toute l'artillerie de l'ennemi; le général Moreau s'était ensuite disposé à passer l'Inn, tandis que le général Lecourbe s'était avancé jusqu'à Rosenheim, sur les frontières du Tyrol.

Cependant l'archiduc Jean avait quitté sa position pour attaquer le général Ney sur la gauche de l'Inn, et l'avait forcé de se replier sur Hohenlinden, où était le centre de l'armée française; ce mouvement rétrograde avait procuré aux Français l'avantage de se concentrer, tandis qu'il avait encouragé les Autrichiens à reprendre l'offensive, et à quitter imprudemment la position fortifiée qu'ils avaient

sur l'Inn pour se hasarder dans un pays ouvert : c'était ce que pouvait, ce que devait desirer le général Moreau.

Le 12 frimaire (3 décembre), l'armée impériale s'avança vers Hohenlinden sur trois colonnes ; le centre suivait la grande route qui, de ce village, conduit à Munich, et les colonnes de droite et de gauche avaient pris par les bois qui la bordent; le corps du général Kien-Mayer, qui était destiné à prendre les Français en flanc, s'avançait dans la direction de Schwaben : la neige qui tomba pendant la nuit avait retardé les mouvemens et empêché les colonnes d'arriver au même instant à leur destination ; le centre était à la sienne environ à huit heures du matin ; les deux ailes étaient demeurées considérablement en arrière; la gauche sur-tout s'étant égarée, exigea beaucoup de temps pour réparer

cet accident. Arrivé en face de la ligne des Français, le centre de l'armée autrichienne avait commencé l'attaque contre celui de l'armée française, qui était restée d'abord sur la défensive, pendant que les généraux Richepanse et Decaen pénétraient entre le centre et la gauche des Autrichiens, pour tomber sur le flanc et les derrières de cette colonne, tandis qu'elle attaquait de front les Français. Après de très-grandes difficultés, le général Richepanse avait atteint le centre des ennemis; mais il avait été séparé du général Decaen qui le soutenait: celui-ci avait été obligé de combattre avec la colonne gauche des Impériaux, qu'il eut le bonheur de défaire. En même temps, le général Grenier tenait tête à l'ennemi sur la gauche; et le général Ney ayant joint le général Richepanse, tout ce qui s'était trouvé dans une forêt d'environ une lieue de lon-

gueur avait été tué, pris ou dispersé. De son côté, le général Grouchi avait culbuté la réserve des grenadiers ennemis, qui cherchait à prendre en flanc l'armée française sur sa droite; un autre corps, venant du bas Inn pour tourner la gauche, avait été également battu. A quatre heures après midi, les Impériaux s'étant retirés de tous les côtés, avaient abandonné aux Français quatre-vingts pièces de canon, deux cents caissons, dix mille prisonniers, dont trois généraux; et, sur le champ de bataille, un grand nombre d'hommes blessés ou tués. Le général Moreau évalua sa perte à mille hommes.

Ici les Français combattirent pour conserver leur gloire et augmenter leurs succès; les Autrichiens se défendirent comme des hommes auxquels les destinées de leur patrie étaient confiées. Jamais on ne fit un usage

plus sanglant de la baïonnette; la victoire changea plusieurs fois de parti; elle se fixa enfin du côté des Français, qui ne tardèrent pas à profiter de ses faveurs, en franchissant rapidement l'Inn, la Salsa, la Traun, l'Ens, et en se rendant maîtres de Lintz, où ils se trouvaient le 4 nivose (25 décembre), à dix-sept lieues de Vienne.

En même temps, le général Magdonal, après avoir escaladé, à travers les glaces, les rochers du Splugen, avait conduit l'armée des Grisons, par les hautes Alpes, dans la Valteline. Jusqu'alors ces montagnes, éternellement couvertes de neige, avaient été considérées comme inaccessibles de ce côté, même au mois de juillet; les franchir au commencement du mois de décembre, semblait une entreprise au-dessus des forces humaines : avec des travaux inouis et beaucoup de constance, des soldats et des pionniers y

avaient pratiqué un sentier très-étroit, qui bordait des précipices dont l'œil ne pouvait sonder toute la profondeur. Les troupes alors osèrent s'engager dans la montagne, et avançaient lentement avec une étonnante persévérance; à peine un sentier était-il abandonné, il était effacé et recouvert par la neige: mais, aux deux tiers de la route, accablée de fatigue, la tête de la colonne hésitait, ne songeant pas qu'il était aussi difficile de rétrograder que d'avancer. Le général Magdonal pénètre jusqu'à l'avant-garde, jure, en sa présence, de se précipiter dans l'abyme plutôt que de revenir sur ses pas; tous lui promettent de le suivre, la colonne se met de nouveau en mouvement. Tantôt, parvenus au sommet des montagnes, d'effroyables précipices leur présentaient la mort sous la forme la plus hideuse, les vents se déchaînaient sur leurs têtes; tantôt, en-

foncés dans de profonds ravins formés par la neige, ils étaient menacés de la chûte des avalanches. Les soldats de l'armée des Grisons, après huit jours et trois nuits de peines, de travaux, de périls, d'effroi, de lutte, se trouvèrent, le 16 frimaire (7 décembre), établis autour de Chiavenne, où fut placé le quartier-général. [1]

---

[1] Au moment où le général Magdonal, encourageant ses soldats, s'avançait audacieusement, le premier, sans guide, à travers un tourbillon de neige, sondant à chaque pas, et ne sachant s'il posait le pied sur le sentier ou sur le gouffre, des sons plaintifs frappent son oreille : c'était la femme d'un soldat, engourdie par le froid, mourante, abandonnée, disparaissant peu à peu, et allant se perdre dans l'abyme. Chacun, occupé de ses propres dangers, était loin de songer à la secourir : le général s'arrête ; un faible battement de cœur de cette femme annonçait que l'on pouvait encore la sauver ; il la fait emporter, et les soins qu'il lui donne la rendent à la vie. En cet affreux moment, le général en chef était peut-

Cette entreprise, exécutée avec de faibles moyens, et presque sans subsistance, vint le disputer, par sa hardiesse, au passage du mont Saint-Bernard : l'enthousiasme des troupes françaises osa la leur faire hasarder; leur courage, leur constance, l'exemple et la fermeté de leur général et de leurs chefs en assurèrent le succès.

Après quelques jours de repos, l'armée se remit en marche pour occuper l'Engadine, et soutenir la gauche du corps du général Moncey.

Le 18 frimaire (9 décembre), la seconde armée d'observation, sous les ordres du général Murat, avait passé le Saint-Bernard, et s'était rendue dans le Milanais, pour venir partager la gloire des troupes françaises, qui, dès

---

être le seul en qui l'excès des souffrances n'avait pas encore éteint tous les sentimens de la nature.

le 3 frimaire (24 novembre), avaient repris les hostilités en Italie.

Ce jour-là, l'aile droite, commandée par le général Dupont, qui avait reçu l'ordre de se réunir sur la Chiesa au reste de l'armée, avait passé le Pô sur un pont établi à Sacca; et, après avoir pris position à Arola, Aqua-Negra et Marcaria, le général avait placé des postes sur l'Oglio pour couvrir son cours jusqu'à son embouchure. En quittant la Toscane, le général Dupont y avait laissé, pour s'en assurer la possession, un corps de troupes aux ordres du général Miolis.

La reprise des hostilités rendit plus sensibles les avantages de l'occupation de la Toscane, le désarmement des insurgés, la retraite des Napolitains, qui se trouvaient déjà sur la route de Sienne, et l'éloignement des Anglais. Le projet des ennemis avait été de réunir ces différentes troupes à un corps

autrichien, destiné à opérer une forte diversion sur la rive droite du Pô, afin d'affaiblir l'armée française en partageant ses forces, et en lui enlevant les ressources de ce pays. Les ennemis étaient tellement pénétrés de ces idées, que, dès l'instant où ils avaient vu le général Dupont s'éloigner de la Toscane, ils avaient fait un mouvement du côté de Ferrare, et s'étaient dirigés sur Bologne et sur le fort Urbin. Bologne, si recommandable par la bravoure de ses habitans, se voyant menacée, s'était mise en état de défense, et avait raffermi, par son exemple, l'opinion des départemens qui l'avoisinent; des troupes, envoyées à propos de la droite de l'armée, avaient dégagé le fort Urbin, et les communications avec la Toscane, qui avaient été interrompues un instant, avaient été rouvertes : l'ennemi, n'osant pénétrer plus avant, avait échappé aux dis-

positions qu'on faisait pour l'attaquer, en se repliant dans Ferrare; et les Napolitains, qui s'étaient avancés de nouveau sur les frontières de la Toscane, s'étaient trouvés réduits, par la retraite des Autrichiens, à l'impuissance de rien tenter de sérieux.

Pendant que les ennemis espéraient attirer l'attention des Français sur Ferrare, ils méditaient une attaque sur la ligne de l'armée : en conséquence, ils avaient marché le 14 frimaire (5 décembre), sur Marcaria, poste important sur l'Oglio; leur but était de couper les communications de l'aile droite avec Casal-Magiore, où étaient ses magasins, et de prendre à revers la position de l'armée sur la Chiesa. Un poste établi à Saint-Michel avait reçu la première attaque des Autrichiens, et s'était replié sur Campitello : bientôt le général de brigea Calvin, chargé de la défense de

Marcaria, malgré son infériorité en nombre, avait attaqué l'ennemi avec vivacité, n'avait pas tardé à le mettre en fuite, à lui faire trois cent cinquante prisonniers, et à lui tuer environ deux cents hommes. Les Autrichiens, battus à Marcaria, étaient rentrés dans Mantoue.

Le 28 frimaire (19 décembre), l'armée française ayant fait un mouvement général pour reconnaître les forces de l'ennemi, en-deçà du Mincio, l'aile droite s'était portée, la gauche sur Gazoldo, la droite sur Ospitaletto; à la droite, l'ennemi avait été repoussé jusqu'à Curtalone, et, à la gauche, jusqu'à Goïto.

Les ennemis persistant à occuper la rive droite du Mincio, le 30, l'armée avait continué sa marche pour s'en approcher, et forcer les Autrichiens de passer sur la gauche de cette rivière; le centre s'était dirigé sur Vol-

ta, et l'aile droite sur Goïto : ce poste était couvert par des ouvrages garnis d'une nombreuse artillerie, et protégé par le camp de Santa-Maria. La division Watrin arrive devant Goïto; le combat s'était engagé; l'ennemi avait été obligé d'évacuer le village de Santa-Maria : les Français s'étaient alors déployés sur la droite du village; mais, pendant que le combat s'animait de ce côté, l'ennemi faisait filer un corps de troupes sur la gauche, afin de prendre à revers l'aile droite des Français : une demi-brigade en réserve marche pour s'opposer à ce mouvement de l'ennemi, et l'oblige de se replier sous la protection de ses batteries. Ainsi le but du général Dupont avait été rempli; il avait forcé l'ennemi de se jeter dans Goïto : en même temps, tous les autres corps de l'armée s'étant approchés du Mincio, le général Brune avait arrêté d'en tenter le passage, le

4 nivôse, (25 décembre); il avait ordonné, en conséquence, au général Dupont de le passer de vive force avec l'aide droite, entre le moulin de la Volta, et le village de Pozzolo, pendant que le reste de l'armée effectuerait le passage à Monzanbano. D'après ces ordres, le général Dupont avait fait ses dispositions : la division Watrin était partie de Cerlongo pour se porter à Volta, où elle était arrivée à la pointe du jour, et avait pris position sur la rive du Mincio, là où devait s'effectuer le passage. Pendant qu'on travaillait avec une activité incroyable à établir le pont, des grenadiers, des éclaireurs de la sixième légère, se jettent dans des barques, et s'établissent sur la rive gauche; le pont est achevé à neuf heures du matin, et le général Musnier, avec la brigade de droite de la division Watrin, est déjà sur la rive opposée, où

il repousse les ennemis jusque dans la ville de Pozzolo; il est soutenu et secondé par le reste de la division : une partie avait passé la rivière à la nage. Ainsi la marche des troupes se continuait avec célérité, de même que le passage de la rivière, quand le général Dupont apprit que, le reste de l'armée n'ayant pu passer à Monzanbano, l'opération était renvoyée à vingt-quatre heures; mais alors il parut, avec raison, aussi impossible que dangereux, au général Dupont, de faire exécuter un mouvement rétrograde à ses troupes engagées depuis plusieurs heures dans un combat qui leur serait devenu funeste s'il eût fallu le cesser : Comment, en effet, hasarder de se retirer, et de passer une rivière en présence d'un ennemi trois fois plus nombreux, et devenant alors, nécessairement, plus audacieux? Il fallut donc prendre le sage et très-

périlleux parti de poursuivre la première opération; et le général Dupont en rendit compte au général en chef, qui approuva sa résolution : il en fit part alors aux troupes, qui firent éclater la plus grande joie.

Du moulin de la Volta à Pozzolo, le Mincio forme, dans son cours, un angle du côté de la rive droite, qui, dans cet endroit, s'élève en amphithéâtre, et donne un commandement très-favorable sur l'autre bord de la rivière; c'est au milieu de cet espace que le pont avait été construit, et il était protégé par des batteries placées avec avantage sur le plateau qui domine le village de Pozzolo et la plaine qui l'environne. Après avoir formé des batteries, on s'occupa d'une tête de pont : le général de brigade Petitot se porta sur Pozzolo, s'en empara rapidement, et l'occupation de ce village acheva de former la ligne de l'aile

droite, sur la rive gauche du Mincio: mais il était facile de prévoir que l'ennemi, rassuré sur le point de Monzanbano, où les préparatifs du passage venaient d'être suspendus, porterait toute son attention sur Pozzolo; il était donc de la plus grande importance pour le général Dupont de s'affermir dans sa position, que le voisinage du camp ennemi, placé à Villa Franca et à Marengo, rendait très-délicate. Cependant la division Musnier, dont les mauvais chemins avaient retardé la marche, vient de passer le Mincio; elle se place à la droite, en occupant le village de Pozzolo, tandis que la division Watrin, en resserrant sa ligne, va appuyer sa gauche au Mincio, vis-à-vis le moulin de la Volta.

Dans ce moment, le lieutenant général Suchet, commandant le corps du centre de l'armée, arrivait de

Monzanbano, et se trouvait sur le pont avec le lieutenant général commandant l'aile droite; frappé du succès du passage, et sentant que l'ennemi allait accumuler toutes ses forces contre l'aile droite, il s'empressa d'offrir le secours des troupes à ses ordres, et les fit rétrograder de la direction de Monzanbano qu'elles venaient de prendre.

Pendant ces entrefaites, le combat se prolongeait, l'ennemi recevait de temps en temps des renforts, lorsque, tout à coup, on vit déboucher dans la plaine de Pozzolo l'armée autrichienne sur plusieurs colonnes, composées de quarante cinq bataillons, dix régimens de cavalerie, et une nombreuse artiilerie. Le général Bellegarde, qui avait succédé au comte de Melas, sachant qu'il n'avait à faire qu'à un corps de l'armée française, et se croyant assuré du succès, avait d'abord attaqué la gauche des Français

commençaient à arriver, et qui observait sur la rive droite les mouvemens de l'ennemi; il sollicite de lui un renfort, et il voit bientôt arriver la division Gazan; enfin il s'apperçoit qu'il faisoit mettre son artillerie en batterie sur le plateau, la vue de ce secours exalte le courage des troupes, et leur fait oublier qu'il faut arracher la victoire à une armée entière : on rentre dans le village de Pozzolo, et, malgré les Autrichiens qui y reviennent avec deux fortes colonnes, on s'y soutient et on le conserve. Pendant que le combat changeait si souvent de face à la droite, la gauche continuait de se maintenir dans sa position, favorisée par plusieurs bataillons placés au-dessus du moulin, dans les bois qui régnaient sur la rive droite, de là, ces bataillons faisaient un feu terrible, qui prenait en flanc la droite de l'ennemi, et la faisait infiniment souf-

cer la gauche, avait tout à coup changé son plan de bataille, et porté ses principales forces sur Pozzolo, dont l'occupation devait lui donner un grand avantage, parce qu'étant sur une éminence, on pouvait battre de là le pont et ses approches : aussi, le général autrichien s'était-il décidé à employer les troupes les plus fraîches à cette attaque, dans laquelle il paraissait mettre tout son espoir. En butte à des forces infiniment supérieures, vainement le général Musnier disputait le terrain pied à pied, et soutenait la violence des efforts de l'ennemi, il s'était vu obligé de céder le village, avec le dessein d'y revenir s'il pouvait être secondé.

Dans une circonstance aussi épineuse, convaincu que le moment était arrivé de mettre en usage toutes ses ressources, le général Dupont s'adresse au général Suchet dont les troupes

forment en colonnes d'attaque ; la 43e demi-brigade, partie de la 116e, marchent au pas de charge : toute la ligne s'ébranle, l'ennemi est renversé ; malgré son opiniâtreté et son nombre, le village est enlevé de nouveau, la bataille est complétement gagnée, et l'on se met à la poursuite de l'ennemi.

Le jour avait disparu ; les généraux s'occupaient à placer les troupes pour passer la nuit sur le champ de bataille : on entend tirer des coups de fusil sur le front de la 28e demi-brigade; de la 6e légère et de la 40e ; c'étaient des grenadiers hongrois qui venaient de recommencer l'attaque : on répond à leur feu. On se tirait à vingt pas ; à cette distance, et dans l'obscurité, ce combat était terrible : peu d'instans après, le village de Pozzolo avait aussi été attaqué ; le général Musnier avait fait répondre au feu. A dix heures, tout avait cessé, et la tranquillité avait

remplacé le bruit, le feu, la terreur et la mort; les assaillans, à la faveur de l'obscurité de la nuit, s'étaient retirés: on jugea alors que le comte de Bellegrade avait cru cette attaque nécessaire pour faciliter et couvrir sa fuite. Ainsi, après quinze heures de combat, après avoir tué ou blessé six mille hommes, parmi lesquels le général Kaim blessé à mort, en avoir pris deux mille, plusieurs pièces de canon et un drapeau, les Français, au nombre de quatorze ou quinze mille, n'ayant à regretter que dix-huit cents hommes tués ou blessés, eurent à se glorifier d'une des victoires les plus mémorables qui eussent été remportées depuis le commencement de la guerre de la liberté.

Nous nous sommes arrêtés avec complaisance aux détails d'une action qui honore autant le général Dupont qui y commandait en chef, le général Suchet qui y concourut, les autres

généraux et officiers qui y eurent une si grande part, que les troupes qui y déployèrent une constance de courage étonnante. Cette action, d'ailleurs, faite pour immortaliser toutes les personnes qui y prirent part, fut la seule qui, dans cette campagne de l'an 9, mérita l'admiration des militaires; et on peut la regarder en même temps comme celle à laquelle on dut, à cette époque, tous les succès si rapides des armées françaises en Italie. En effet, le passage du Mincio devait décider des succès de la campagne; et si le comte de Bellegarde eût réussi à battre complétement, comme il devait l'espérer, la droite de l'armée française, et qu'il l'eût rejetée au-delà du Mincio, à coup sûr, le général Brune n'aurait plus osé tenter de quelque temps le passage de cette rivière, et sa campagne était entièrement manquée. Mais, en admirant la résolution si hardie et les dispo-

sitions si bien militairement combinées de la part du général Dupont, en lui accordant, ainsi qu'à ses coopérateurs, le tribut d'éloges qu'ils méritèrent, nous ne savons pas expliquer la conduite du général en chef, et les raisons qui purent le déterminer à renvoyer le passage du Mincio à vingt-quatre heures plus tard que celle où il avait donné des ordres pour le passer, et à abandonner son aile droite sur la rive gauche de cette rivière. Nous venons de voir quelles auraient dû être les suites d'un contre-ordre aussi incompréhensible : s'il eut, au contraire, des suites aussi heureuses, ne les dut-on pas au succès inespéré du général Dupont, et à son établissement sur la rive gauche du Mincio ?

Sans vouloir nous permettre d'approfondir davantage une conduite dont les causes nous paraissent impénétrables, reprenons le fil des opérations

militaires, et suivons les Français au milieu de la rapidité de leurs succès. Instruit de la victoire brillante remportée à Pozzolo, le général en chef avait rappelé le général Suchet, qui, dans la nuit du 4 au 5, fit passer le Mincio à ses troupes pour se porter à Monzanbano, où le reste de l'armée allait effectuer le passage de la rivière.

A cinq heures du matin, le 6, le général Marmont avait mis quatre pièces de canon en batterie sur la rive droite; à sept heures, sept compagnies de carabiniers avaient passé la rivière dans des bâteaux pour couvrir la confection des ponts; à neuf heures, l'avant-garde avait profité du premier pont achevé pour se porter sur la rive gauche, où chaque corps, en arrivant, se formait en colonne, et, une fois réunis, ne tardèrent pas à marcher à l'ennemi. Celui-ci fut bientôt repoussé jusqu'à la chaîne des postes placés

sur les hauteurs de Vallegio, occupées par le général Hohenzollern avec des forces considérables; trois fois ce village avait été pris, repris, et conservé enfin par les Français : l'ennemi n'avait pas été plus heureux dans les redoutes palissadées de Borghetto. Pendant ces différentes actions, le centre avait passé la rivière, et s'était avancé jusqu'à Saliouza, tandis que la cavalerie était restée en observation à la tête des ponts. Le lendemain, le général Delmas se disposait à enlever de vive force, avec l'avant-garde, les redoutes de Saliouza; elles se rendirent à discrétion. Outre un grand nombre de tués et de blessés dans les journées du 6, les Autrichiens, en abandonnant les bords du Mincio et les redoutes qui en défendaient le passage, laissèrent aux vainqueurs vingt-huit pièces de canon, et huit mille cinq cents prisonniers.

Après le passage du Mincio, l'armée française s'était portée en avant; la gauche avait occupé Castel-Nuovo; la droite s'était portée entre Legnago et Vérone : là, en gardant sa position jusqu'au 12, elle avait livré plusieurs légers combats sous les murs de Vérone, et trompé l'attention de l'ennemi, incertain du point où l'on effectuerait le passage de l'Adige : en même temps, un fort détachement avait été envoyé devant Mantoue, pour masquer cette place ; l'avant-garde avait détaché deux demi-brigades pour se placer sur le lac de Garde, et couper toute communication à la garnison de Peschiera avec l'armée autrichienne, tandis que le général Dawbrouscki devait investir cette place, et l'empêcher de communiquer par le Mincio avec Vérone et Mantoue.

Le passage de l'Adige paraissait de-

voir présenter de grands obstacles; il s'effectua cependant le 12, au-dessus de Busolingo, sans résistance de la part de l'ennemi; et l'aile droite ne tarda pas à arriver sur le même point, quoique inquiétée par des partis sortis de Vérone, que l'ennemi évacua néanmoins le 13, et dont le général Gobert prenait possession en même temps que le général Suchet y entrait par la rive gauche de l'Adige.

Le 13 et le 14, l'armée française avait continué sa marche; les Autrichiens, effrayés, fuyaient devant elle, et le général Brune refusait au comte de Bellegarde un armistice, à moins qu'il ne remît entre ses mains Peschiera, Mantoue, Ancône et Ferrare; les divisions conduites par le général Murat étaient arrivées du côté d'Ancône, pour y surveiller les mouvemens des Anglais et des Napolitains; les troupes aux ordres du gé-

néral Magdonal, qui avaient fait soixante lieues dans un pays montueux, dont chaque élévation offrait un point de défense à l'ennemi, après un grand nombre de marches forcées et de combats, et avoir surmonté les plus grands obstacles, et supporté les fatigues les plus excessives, étaient enfin entrées dans la ville de Trente ; toutes les troupes qui occupaient les vallées du Tyrol italien s'étaient retirées par la vallée de la Brenta, où les Français, qui les avaient poursuivies jusqu'à Levico, communiquèrent sur la droite avec le général Moncey, qui était à Roveredo.

Jamais la monarchie autrichienne n'avait éprouvé une crise aussi alarmante : les corps aux ordres du général Augereau s'approchaient des pays héréditaires par la rive gauche du Danube ; le général Moreau y arrivait par la droite ; le général Mag-

donal, maître des montagnes du Tyrol, pouvait aussi descendre facilement en Allemagne et en Italie; le général Brune, après avoir fait vingt mille prisonniers, allait entrer dans les montagnes de la Carinthie, et donner la main à l'aile droite de l'armée du général Moreau, qui occupait les vallées de la Muerch; tout annonçait les approches d'un événement décisif. Le prince Charles venait d'être nommé généralissime de toutes les troupes impériales; il envoyait d'heure en heure des généraux pour représenter à l'empereur l'état déplorable des choses; le monarque autrichien l'autorisa enfin à proposer un armistice, qui fut signé à Steyer le 4 nivose (25 décembre), (197) et devint bientôt commun à l'Italie, par une convention conclue à Trévise, le 26 nivose an 9 (16 janvier 1801). (198)

La haine aveugle et toujours crois-

reur et la confusion avaient bientôt régné dans la capitale; l'armée était complétement en déroute; les nouvelles levées étaient découragées et sans discipline. Du côté de l'Italie, les succès des Français n'avaient pas été moins rapides, et, dès l'instant où ils eurent passé le Mincio, l'Adige, l'Alpone, la Brenta, rien ne les avait arrêtés; ils étaient déjà dans Trévise, sur les bords de la Silis, lorsqu'ils consentirent à signer un armistice.

Cependant la position du général Moreau n'était pas sans danger; son armée se trouvait fort en avant des autres armées de la république; le général Augereau ne se maintenait qu'avec peine sur la Rednitz, et le corps aux ordres du général Sainte-Susanne, qui devait faire communiquer l'armée gallo-batave avec celle du Danube, était trop faible pour tenir tête au général Klenau, sur-tout

si celui-ci eût reçu les renforts qu'il attendait de la Bohême. D'un autre côté, pour avoir commencé trop tard les hostilités en Italie, les Français, placés sur les bords de la Chiesa, avaient laissé le comte de Bellegarde fort en arrière; ce général se trouvait par là sur le flanc du général Moreau, qui, n'ayant pas encore pu se rendre maître des défilés de la Carinthie, se voyait obligé de garder, avec sa droite, une ligne extrêmement polongée : peut-être eût-il fallu mettre en mouvement beaucoup plus tôt l'armée des Grisons, ainsi que celle du général Murat, et procurer, par ce moyen, à l'armée d'Italie l'avantage d'attaquer de meilleure heure les Autrichiens sur le Mincio, et de les pousser ensuite jusque sur la Drave; peut-être enfin.... Mais il est temps d'arrêter nos observations pour reprendre le fil des événemens.

Après l'armistice signé à Trévise, le roi des Deux-Siciles restait seul en guerre, en Italie, avec la France et avec les deux républiques cisalpine et ligurienne ; son obstination et sa vaine confiance dans les promesses du ministère anglais, l'auraient réduit dans peu de jours au sort éprouvé par le roi de Sardaigne, si les liaisons entre les gouvernemens de Paris et de Madrid, si la condescendance du premier Consul pour l'empereur des Russies n'eussent conjuré l'orage prêt à fondre sur lui.

Un corps nombreux de Napolitains, sous les ordres du vicomte de Damas, défait en plusieurs rencontres dans la Toscane, avait été forcé de rétrograder vers la terre de Labour. Devenu libre par l'armistice de Trévise, le général Murat avait pu diriger les mouvemens de son armée vers le sud de l'Italie, et il n'avait pas tardé à s'oc-

cuper des moyens de faire repentir le roi des Deux-Siciles de ses trop nombreuses infidélités. Le pape, qui avait partagé en partie les fautes de ce souverain, inquiet pour lui de la marche des Français, s'était empressé de faire écrire au général Murat pour connaître ses intentions : celui-ci l'avait tranquillisé, en lui répondant que les troupes de la république s'avançaient pour occuper Ancône, ainsi que l'armistice leur en donnait le droit, et pour rendre à sa sainteté l'entière jouissance de ses états, en obligeant les Napolitains à évacuer le château Saint-Ange et l'Etat Ecclésiastique.

Instruits de cette réponse, les Napolitains, qui occupaient le territoire romain, avaient abandonné brusquement leurs positions; et les Français, passant le Tibre au pied des Apennins, étaient parvenus à Foligno, au bord de la Neva; ils faisaient même

leurs dispositions pour pénétrer dans l'Abruzze, lorsque, sur quelques propositions faites au général Murat, il écrivit au général Damas :

« Il y a près d'un mois que l'inté-
« rêt que sa majesté l'empereur de Rus-
« sie prend au roi de Naples, portait
« le premier Consul à ne plus se sou-
« venir des injures nombreuses dont
« le gouvernement napolitain s'était
« rendu coupable envers le peuple
« français ; cependant sa majesté sici-
« lienne oubliant, pour la dixième
« fois et ses promesses, et la conduite
« généreuse des Français envers elle,
« avait encore récemment fait péné-
« trer ses troupes en Toscane ; néan-
« moins, la guerre entraîne tant de
« malheurs après elle, que le gou-
« vernement français cherche tous les
« moyens de les éviter..... Evacuez
« donc tous les états du pape et le châ-
« teau Saint-Ange ; cessez de réclamer

[illegible] Trévise, [illegible] de vous: [illegible] d'une [illegible] pro- [illegible]

[illegible] aujour- [illegible] particulière [illegible] Canal. [illegible] [illegible] bon- [illegible] peut se [illegible] de la [illegible] Naples aux [illegible] un [illegible] de [illegible] enfin [illegible] d'équi- [illegible] l'Angle- [illegible] si impor- [illegible] français.

« suédois et russes. Faites-moi certifier par l'ambassadeur de Russie « près de votre cour, que ces préli- « minaires sont remplis, et sur-le- « champ j'arrête ma marche, et je « conclus avec vous un armistice, pré- « curseur d'une paix juste et équi- « table. »

En réponse à cette lettre, M. de Damas avait signé, le 29 pluviose (18 février), à Foligno, une suspension d'armes, en vertu de laquelle tous les ports des Deux-Siciles furent ouverts aux Français et fermés aux vaisseaux anglais; le roi de Naples s'engageait en même temps à ne fournir aux Anglais ni munitions ni subsistances pour l'île de Malte. Les conventions de cette suspension d'armes furent la base du traité de paix, signé bientôt après à Florence par les plénipotentiaires des deux puissances. (199)

D'après ces différentes conventions,

vers la fin de floréal, les armées françaises s'étaient retirées sur la rive gauche du Rhin, après avoir rasé les fortifications de Dusseldorf, d'Erenbreistheim, du fort de Cassel et de celui de Kelh; les troupes autrichiennes étaient rentrées en même temps dans la Bohême et dans les états héréditaires. En Italie, la rive droite de l'Adige avait été occupée par les Français; on avait arrangé les difficultés relatives aux frontières de la république cisalpine du côté de l'Etat de l'Eglise. Le général Soult était entré dans le royaume de Naples à la tête d'un corps de douze mille hommes, formant l'avant-garde de l'armée du général Murat; il avait occupé Tarente et la péninsule d'Ottrante, en suivant la ligne de Gravina jusqu'à l'embouchure de la Bradanne: une formidable chaîne de batteries, montées de quatre-vingts pièces de canon, défendait

la superbe rade de Tarente. Une autre division de quatre mille hommes était entrée dans Pescara, et avait poussé ses avant-postes jusqu'à Sangro; la Toscane et la partie de l'île d'Elbe qui appartenait au roi de Naples, étaient au pouvoir des Français.

Mais, tandis que le feu de la guerre était prêt à s'éteindre dans la partie méridionale de l'Europe ; tandis que la paix entre la France et ses alliés d'une part, l'empereur et l'Allemagne de l'autre, était signée à Lunéville, le 20 pluviose an 9 (9 février 1801), par Joseph Bonaparte, plénipotentiaire français, et le comte de Cobentzel, commissaire impérial, (200) l'alliance de la Russie, de la Prusse, de la Suède et du Danemarck, menaçait de l'allumer dans le Nord, et de produire des événemens d'une grande importance pour les puissances maritimes. Les vaisseaux anglais

continuaient à couvrir toutes les mers; une flotte britannique, commandée par lord Keith, portait sur les plages littorales de l'Asie un corps de quinze mille hommes, aux ordres du général Albercombrie, pour expulser les Français de l'Egypte, en se combinant avec l'armée du grand visir, campée dans la Syrie, à l'entrée du grand désert; en même temps, un autre corps de quatorze mille hommes d'élite était porté vers les bouches du Nil par une flotte redoutable. (201) Le cabinet de Saint-James, qui se voyait le maître en Asie, et qui régnait en Portugal, voulait aussi dominer sur les mers d'Allemagne; fier de ses forces nautiques, il prétendait régler à sa fantaisie les droits commerciaux de toutes les nations européennes.... Cette prétention, aussi évidemment injuste que gigantesque, avait étonné les puissances même accoutumées à ces vexations par

une longue habitude, et le moment était arrivé où l'on avait voulu examiner si les flottes de l'orgueilleuse Albion étaient souveraines de l'Océan;[1] mais cette coalition, bien loin d'effrayer le cabinet de Londres, l'avait décidé à l'attaquer pour la dissoudre. En conséquence, après avoir déclaré la guerre aux puissances du Nord, il n'avait pas tardé d'attaquer le Danemarck, comme la puissance de la coalition qui pouvait l'être avec le plus d'avantage : (202) cependant les succès des Anglais contre les Danois n'auraient pas suffi pour rompre la ligue formée par les puissances du Nord, si la mort inopinée de Paul Ier (203) n'en eût opéré la dissolution.

La cour publia que Paul Ier était mort d'une attaque d'apoplexie; les circonstances de cet événement furent en-

---

[1] *Voyez* la note 79, sur la neutralité armée.

sevelies dans le plus profond silence. On peut considérer la perte de l'empereur comme l'ouvrage d'une aveugle fatalité, qui se joue des vains projets des hommes et de leur frêle existence. Si le gouvernement anglais ne conduisit pas la main des meurtriers, il recueillit les fruits du meurtre. Alexandre Ier se hâta d'écarter tous les sujets de discorde entre l'empire russe et la Grande-Bretagne; ses bons offices arrêtèrent même les hostilités commencées sur la mer Baltique. Cependant le cabinet de Saint-James échoua dans le projet d'entraîner la cour de Pétersbourg dans une nouvelle coalition contre la France; Alexandre Ier, jaloux de maintenir ses états en paix, renonça même aux prétentions de son père sur l'île de Malte, et de nouvelles négociations renouèrent les anciennes liaisons entre la France et la Russie. Il ne restait donc plus aux ministres anglais, pour ral-

lumer le feu de la guerre, que d'agiter l'Allemagne par de nouveaux troubles; heureusement ils furent encore trompés dans cette espérance.

L'Allemagne ne soupirait qu'après la paix : la diète germanique ratifia solennellement le traité de Lunéville; et, pour prononcer sur les indemnités qu'on y promettait, on décida que la coopération des états de l'Empire serait exercée par une députation extraordinaire, choisie dans le collége des électeurs, par ceux de Mayence, de Saxe, de Bohême, et de Brandebourg; et, dans le collége des princes, par les ducs de Bavière, de Wirtemberg, le Landgrave de Hesse-Cassel, et le Grand-Maître de l'Ordre Teutonique. Cette décision fit évanouir l'espoir britannique, de renouveler la guerre en Allemagne. Les ministres anglais, déconcertés, inclinèrent, malgré eux, vers la paix; les préliminaires furent

[illegible]

[illegible] en
[illegible] secré-
[illegible] Ro-
[illegible] Hawke-
[illegible] Français
[illegible]
[illegible] de paix.
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] même
[illegible]
[illegible] France,
[illegible] honorable
[illegible] paix
[illegible]
[illegible]
[illegible] de
[illegible] et
[illegible] à
[illegible]
[illegible] leurs

« triomphes ; à la liberté, tous ses « charmes ; et au gouvernement vain- « queur et pacificateur, la plus grande « des récompenses, l'amour d'un peuple « libre, généreux, sensible, et qui donne « tant de prix aux palmes qu'il dé- « cerne. »[1]

Ce traité promettait à l'Europe le terme de ses malheurs, et au monde entier de nouveaux liens. Quel en fut le succès? Après tant de dissentions, de batailles, de guerres sanglantes et multipliées, l'humanité respira-t-elle enfin ? Les peuples devinrent-ils plus heureux ? Les souverains allégèrent-ils le fardeau de la vie, insupportable à tant de milliers d'individus ? Nous l'avouerons avec douleur : les guerres, ce terrible fléau de la société, n'améliorent pas toujours la destinée de l'espèce humaine. Quelle fut donc l'in-

[1] Discours de M. Lacepède.

fluence des dernières guerres des Français en Italie sur les destinées du monde? Jetons un dernier regard sur la scène de l'univers : examinons la situation du globe, à l'époque où le pacte solennel de la paix fut signé à Amiens par les souverains de l'Europe, et le lecteur jugera de son importance.

AMÉRIQUE.

Les États-Unis, agités sous la présidence de M. Jonh-Adams, dévoué au parti ministériel de Londres, ont eu la sagesse de ne prendre aucune part aux révolutions de l'Europe sous la présidence de M. Jefferson, ils se souviennent que la France les aida à secouer le joug d'une métropole oppressive : les premiers, ils donnèrent, au 18e siècle, le spectacle d'un peuple à la fois libre et vertueux. Le 19e siècle est étonné de leur prospérité et de leur puissance.

Les Espagnols étaient peu affermis dans leurs possessions méridionales; les indigènes supportaient leur joug avec impatience : [1] ils favorisaient le commerce de contrebande des Anglais, qui nuisait au roi d'Espagne et à sa nation.

Les Anglais, par le traité d'Amiens, rendaient aux Français les îles de la Martinique, de Sainte-Lucie, de Tabago ; celles de Saint-Domingue et de la Guadeloupe avaient résisté aux troupes anglaises : mais l'épidémie révolutionnaire y avait gagné les noirs, et leurs chefs craignaient de rentrer dans l'esclavage. (205) Depuis, le gouvernement anglais arma les nègres de Saint-Domingue, et couvrit cette colonie de cendres et de crimes.

---

[1] On a vu M. Miranda colporter en Europe un vaste projet de soulèvement dans le Pérou.

ASIE.

La Chine, le Japon, et quelques autres puissances de l'Asie, n'offrent rien d'intéressant aux regards de la politique et de l'art militaire : ils semblent rétrograder, au lieu d'avancer dans la perfection du systême social.

L'Inde, seule, fixe l'attention de l'histoire, par les usurpations britanniques. A peine cette vaste et belle contrée suffirait-elle, peut-être un jour, à l'ambition des Anglais.

La Perse, qui jouissait d'une grande tranquillité sous Baba-Kan, depuis 1796, (206) avait été le théâtre d'un événement remarquable; les Wahabis, (207) qui depuis long-temps convoitaient les richesses renfermées dans Iman-Hossein et Iman-Aly, avaient assouvi leurs desirs : le 20 avril 1802, les Wahabis avaient fondu à l'impro-

viste sur Iman-Hossein ; ils y avaient tué et pillé, sans que le gouvernement de Bagdad eût osé les troubler dans leur retraite.

Mais ce qui datera dans l'histoire des usurpations du monde, c'est la conquête du Maissour, et la chûte du trône d'Hyder-Aly. Les succès de l'expédition des Français en Égypte avaient jeté l'effroi dans le cabinet de Saint-James ; ils lui servirent de prétexte pour frapper en Asie tous ceux qui pouvaient servir d'auxiliaires à ses ennemis. En brumaire an 7 (octobre 1798), il attaqua Tippo dans ses états. Les autres souverains de l'Inde, honorés du titre d'alliés des Anglais, se consolaient de la perte de leur indépendance, par leur paisible asservissement à ces tyrans de l'Indoustan. Le 15 pluviose an 7 (3 février 1799), le lord Mornington donna l'ordre au général Harris, qui commandait la côte

de Coromandel, de marcher vers les frontières du Carnate, et dans les états de Tippo-Saïb, tandis que le général Stuart se joindrait à lui à la tête des troupes du Malabar. Tippo, vaincu par le sort, s'était réfugié dans sa capitale : le combat fut opiniâtre, Tippo périt dans la mêlée ; sa famille se défendait : Harris promet sûreté et protection ; elle se rendit au vainqueur. On évalua à trois millions sterling, ou soixante-douze millions, ses trésors ; ainsi les Indiens, successivement conquis par Alexandre, Gengis-kan, Timour, Nadir-Chab, sont la proie d'une compagnie de marchands. Les anciens conquérans de l'Asie leur avaient laissé leurs usages et leurs lois. Les Anglais ont détruit leurs coutumes, leurs temples, et ne leur ont laissé que des oppresseurs et des bourreaux.

AFRIQUE.

La patrie des Ptolomées était rayée de la liste des nations modernes civilisées, lorsque le vainqueur de l'Italie y planta les étendards de la république française : l'Égypte semblait se ranimer à sa voix : la jalousie britannique médita de l'anéantir, pour former, de ses ruines, un rempart à ses possessions indiennes. Mais les cendres de Carthage devraient instruire le cabinet de Londres.

EUROPE.

C'est principalement dans ses nations corrompues par le luxe que l'influence des guerres de la révolution apporta des changemens remarquables.

La Porte, cette ancienne alliée de la France, subjuguée par les intrigues du ministère anglais, préféra ses insinua-

tions perfides aux conseils de la sagesse. Elle entra dans la nouvelle coalition de la Russie, de l'Empire, de l'empereur, du roi de Naples, de l'Angleterre. Elle abandonna à la protection de celle-ci, l'Égypte, que les Anglais voulaient envahir ou détruire : sa faiblesse, sa marche chancelante, et le contraste de ses mœurs avec celles de l'Europe, présagent trop sa destinée : elle oublie trop que l'Angleterre aspire au commerce exclusif du Levant et de la mer Noire; que le Cuban, la Crimée, le commerce exclusif de la Perse ont échappé au divan; et enfin que Cherson peut menacer Constantinople.

Inquiets du despotisme anglais, le Danemarck, la Suède, la Russie, la Prusse, avaient formé un traité de neutralité armée qui offensait l'Angleterre: celle-ci, sûre des moyens de vaincre, avait attaqué le Danemarck, la mort inattendue de l'empereur des Russies,

la docilité de son successeur aux vues du cabinet de Londres, la déférence inévitable de la Suède en voyant la Russie abandonner les hostilités, tout concourut à laisser le Nord sous l'influence britannique. Puisse-t-il sentir, ainsi que la Porte , le prix d'une alliance constante avec la France ! Le commerce le commande à la Suède; la saine politique le lui prescrit : les finances du Danemarck l'exigent ; la Prusse doit en attendre l'intégrité de son empire, la prospérité de ses forces, l'accroissement de ses états : une tactique profonde, le génie politique, et les succès du grand Frédéric, ont consolidé la couronne que son père avait eu le courage de prendre : la sagesse et la fermeté inébranlable de son jeune monarque en immortaliseront la durée.

La Russie, affermie par les guerres entre les Suédois, les Turcs et les Russes, par les victoires du Czar, par les

circonstances orageuses qui ont agité l'Europe, a, dans l'espace d'un siècle, étendu ses bras du pôle à la Méditerranée; un territoire immense, une population sobre, des frontières qui embrassent l'Europe et l'Asie, des ports sur toutes les mers, tels sont les grands effets de la politique, du génie de Catherine, et du temps. La révolution française a fait perdre à la Russie cent mille hommes dans les climats du midi; mais elle a acquis des possessions dans la Méditerranée.

La république batave avait chassé son Stathouder; conquise par les Français, elle avait subi les lois successivement dictées par leurs gouvernans. La Russie voulait la remettre sous la domination de la maison d'Orange; l'Angleterre tâchait d'anéantir son commerce; mais l'intérêt de l'Europe veut sa conservation : la Hollande lui donne les productions et les marchan-

dises de l'Orient; elle offre un écoulement rapide aux denrées et aux manufactures; elle est la voiturière du commerce maritime, et Amsterdam le marché et l'entrepôt des deux mondes. L'exécution du traité d'Amiens lui rendra, sous l'égide tutélaire de la France, ses colonies, son commerce, sa marine; elle n'aura plus à regretter que ses habitudes et ses mœurs.

La Suisse, entraînée par des factions étrangères dans une guerre civile, est sortie de l'anarchie; elle a changé de maîtres et de lois; la France lui a donné une constitution depuis le traité d'Amiens. Puisse sa modération faire toujours son bonheur!

L'Espagne, malheureuse dans sa coalition contre la France, n'avait pas été plus heureuse dans son allianc avec cette puissance; elle avait perdu, à la paix générale, l'île de la Trinité. Cette île place les Anglais au milieu des co-

lonies espagnoles continentales de l'Amérique méridionale, et facilite la contrebande si fatale au fisc espagnol : elle dispose les indigènes à la liberté que l'Espagne n'est pas disposée à leur accorder. Depuis la violation du traité d'Amiens, l'Angleterre vient de signaler sa perfidie envers cette alliée de la France : tandis que la cour de Londres carressait l'ambassadeur du roi d'Espagne, le ministère britannique, sans déclaration de guerre, sans aucun sujet de plainte, donnait l'ordre d'enlever les galions qui arrivaient à Cadix, et de s'emparer de tous les vaisseaux espagnols. Puissent les efforts de l'Espagne, réunis à ceux de la France, venger un jour la justice et l'humanité !

Le Portugal, toujours tributaire de l'Angleterre, avait la France et l'Espagne pour ennemies naturelles ; la guerre lui avait été déclarée par ces

deux puissances : on forçait les Anglais à restituer les colonies françaises et espagnoles; mais le Portugal acheta prudemment la paix. Le Portugais, guerrier sous Alphonse, navigateur sous Sébastien, militaire sous Bragance, audacieux sous Vasco de Gama, intrépide sous Albukerque, négociateur sous Atalide, aidera quelque jour l'Espagne et la France à briser le sceptre dominateur de Londres.

L'Autriche, et avec elle l'Empire, détrompée, par deux coalitions stériles, de l'espoir de démembrer la France, avait été réduite, après une guerre longue et désastreuse, à signer la paix à Lunéville. Les conditions du traité d'Amiens furent très-avantageuses à la maison d'Autriche, et prouvèrent à l'Europe la modération du gouvernement français : elle devint une puissance maritime.

L'Italie, qui avait été pendant qua-

rante ans l'asile de la paix, était devenue le théâtre des grands événemens militaires et politiques. La mollesse, fille du luxe et des arts, corrompait la patrie des Scipion; les descendans de Paul Emile vivaient au sein d'une paresseuse oisiveté, lorsque la fin du dix-huitième siècle sonna le tocsin de la liberté. La révolution, prédite par tous les bons esprits, changeait la face de la France; elle dut se communiquer à l'Italie. Les cendres des Gracches et des Guelfes se ranimèrent aux accens des descendans de Brennus; les belles contrées de l'Apennin furent en proie aux calamités attachées aux mouvemens révolutionnaires des grands empires voisins. L'Europe était ébranlée dans ses fondemens; le nouveau monde fut épouvanté : l'Italie vit sortir de ce volcan politique de nouveaux élémens. Le Piémont avait un roi qui céda ses états à son frère, et se retira

à Rome pour y vivre en simple particulier : ce pays fut réuni à la France. Quatre cent cinquante députés de la Cisalpine, réunis à Lyon, y arrêtèrent une constitution pour la république italienne, et nommèrent les membres des différentes autorités constituées : la Lombardie choisit pour premier magistrat le chef de l'empire français, au lieu de fléchir, comme auparavant, sous la maison d'Autriche. Les états de Gènes, accrus, devinrent la république ligurienne, gouvernée par un doge et un sénat. La Toscane, érigée en royaume d'Étrurie, passa de la domination autrichienne sous le sceptre d'un Bourbon ; Parme et Plaisance ne sont plus un duché souverain. La mort du duc de Parme donna des facilités pour former les indemnités promises par le traité de Lunéville. Venise et sa terre ferme, gouvernées jadis par un doge et un sénat despote, qui rendaient les peuples

heureux, sont sous la dépendance de la maison d'Autriche, qui règne en Italie depuis la mer Adriatique jusque sur les bords de l'Adige. Le royaume de Naples avait recueilli, de ses liaisons avec l'Angleterre et de son mauvais gouvernement, les horreurs que la guerre, le fanatisme et les factions peuvent enfanter; tout ce qu'il y avait de plus distingué dans l'état avait péri sur l'échafaud, en exil, ou dans les fers: le roi était revenu dans la capitale pour être spectateur de tant de maux. Rome, prise, reprise, et dépouillée plusieurs fois, se retrouvait encore sous la domination pontificale. Son dernier pape avait fini sa carrière à Valence, dans le département de l'Isère; son successeur, Pie VII, né à Césène en 1742, avait été élu à Venise, le 18 mars 1800: l'église romaine reçut les états que le traité de Tolentino lui avait enlevés. Le pape avait consenti à un concordat

pour le gouvernement des églises de France, avec des modifications. (208) Tel était le fruit des négociations du traité d'Amiens, et de l'ascendant glorieux du premier Consul.

Ainsi l'Italie, grace à Bonaparte, ne sera plus regardée comme le tombeau des Français; elle avait été facilement conquise et reperdue tour à tour depuis plus de quatre siècles. Charles VIII, dans deux mois, était arrivé aux portes de Naples; à peine eut-il le temps de rentrer dans ses états. En vingt jours Louis XII avait fait la conquête du Milanais; trois fois le Milanais avait été repris et perdu : ce monarque avait abandonné l'Italie, comme étant la ruine de la France. François Ier avait pris et repris le duché de Milan; mais, battu à Pavie, il avait renoncé à cette conquête. La succession de Charles II rappelle toutes les vues d'ambition et tout

le néant des prétentions sur l'Italie; mais, par le traité d'Amiens, la France et la maison d'Autriche y ont acquis une prépondérance également imposante : la souveraineté des papes y est modeste comme leur titre. L'Italie, subdivisée en moins d'états, peut espérer cette prospérité destinée à un pays favorisé de tous les dons de la nature, où l'industrie des habitans et l'avantage de la situation se réunissent à la richesse du sol et à la beauté du climat. Puisse le bruit des armes s'éloigner pour toujours de la patrie de Virgile, d'Horace, du Tasse, de l'Arioste, de Raphaël, de Palladio! elle sera toujours chère aux hommes éclairés. L'Europe reconnaissante ne peut oublier que les beaux jours d'Auguste et de Léon X préparèrent, en Espagne, ceux d'Alphonse X; en France, ceux de Louis XIV; en Angleterre, ceux d'Elizabeth; en Russie,

ceux de Pierre-le-Grand et de Catherine; en Prusse, ceux de Frédéric. Les Français, vainqueurs de l'Italie, ont rendu hommage au berceau de tant de grands hommes pendant ces dernières campagnes ; ah ! pourquoi le machiavélisme britannique a-t-il porté en Europe la désolation et la discorde? L'or sera donc toujours le plus cruel ennemi du genre humain !

L'Angleterre, jalouse de la suprématie maritime, et du commerce universel, a tour à tour menacé ou frappé toutes les puissances de l'Europe; tributaires, envahies, ou opprimées, elles sont destinées, dans sa chimère politique, à fonder son empire; et, par un machiavélisme profond, elle veut diviser l'Europe pour asservir le monde. Mais l'injustice à la fin produit l'indépendance, les Etats-Unis l'ont prouvé, et Londres ne pardonna jamais à la France ni sa puissance, ni les se-

cours qu'elle accorda à cette nouvelle république américaine : telles furent les causes de la première coalition de l'Angleterre avec la Russie et la Porte contre la France, de la prise des îles françaises dans le golfe du Mexique, des îles hollandaises dans l'Inde, et du cap de Bonne-Espérance, de ses usurpations asiatiques, de notre sortie d'Égypte, de la prise de Malte, de la perfide astuce avec laquelle elle méditait les massacres de Saint-Domingue à l'instant où elle signait le traité d'Amiens, de la violation de cet acte solennel, de ses hostilités contre nos alliés. Quel sera donc le terme de tant de crimes ? De quel droit la famille de Chatam opprimerait-elle l'Univers ? Non, la France....

A ce mot, on se représente un peuple, fort, courageux, intrépide, qui a bravé les passages du Rhin, du Danube, du Pô, de l'Adige, à l'aspect

d'une artillerie redoutable, qui a signalé tous ses pas par des victoires sur les Pyrénées, sur les Alpes, sur les Apennins, en Espagne, dans les Pays-Bas, en Allemagne, en Hollande, en Helvétie, en Italie, en Égypte; dont les exploits, depuis Bellovèse jusqu'à nos jours, forment une chaîne éclatante de prodiges; un peuple né pour la guerre et pour les arts; un peuple enfin, toujours grand lorsqu'il est dirigé par un chef magnanime. Les annales du monde retentiront sans cesse des noms célèbres que les dernières campagnes d'Italie ont signalés : elles seront une époque mémorable dans les fastes militaires : l'antiquité les eût inscrits au Capitole : le héros qui ouvrit à nos guerriers les champs de la victoire sera compté parmi les bienfaiteurs du genre humain. Arcole, Lodi, Tarwis, Tagliamento, Aboukir, les Pyramides, Marengo, le mont Saint-

Les *finances* de l'Allemagne, de la Hollande, de l'Europe, étaient épuisées; celles de l'Angleterre étaient prodiguées à stipendier des insurrections, des sicaires, des troupes étrangères : mais ces moyens corrupteurs, qui appauvrissaient les capitalistes anglais, ruinaient les cours assez malheureuses pour les accepter. La voie des emprunts fut l'unique ressource du ministère britannique ; ils avaient déjà creusé le précipice de la troisième dynastie française, ils préparent celui de la Grande-Bretagne : le produit de la vente du territoire anglais ne paierait pas les créanciers de l'état ; les emprunts nécessitent les impôts, les impôts multipliés ruinent les états. La charrue du laboureur est, seule, le sceptre du monde. Les nations maritimes et commerçantes recueillent les fruits du commerce; mais l'arbre qui les produit appartient seul aux peuples

agricoles. Les flottes qui sillonnent l'Océan n'ont préservé ni Tyr, ni Carthage, de leur chûte, et le grand Newton a prédit la catastrophe qui attend le trésor britannique. Les finances de l'Espagne avaient également une source étrangère au continent : l'or de l'Italie avait été dévoré par les armées autrichiennes et françaises : la France, elle-même, dont la richesse reposera toujours sur des bases fécondes, l'agriculture et l'industrie, la France, appauvrie par l'excès de son papier monnaie, était revenue aux signes représentatifs des métaux solides : le premier Consul se hâte de rétablir l'ordre dans les finances, et l'équilibre entre la recette et la dépense. La paix ouvrira sans doute les mêmes espérances aux autres nations.

Ils le savaient bien, les ennemis éternels du repos de l'Europe, qu'il fallait anéantir les finances et le *commerce*

européens, pour tout entraîner dans leur chûte. En effet, ils ont ruiné la marine, les colonies, les places commerçantes du continent; et ils ont asservi ainsi tous les besoins, tous les peuples, tous les souverains, à leurs flottes, à leurs comptoirs, à leur tyrannie maritime. L'Angleterre seule a des flottes; le commerce universel est dans ses mains, et tout l'or des deux mondes arrive à Londres: on croit voir la fable de Midas réalisée; c'est le colosse d'or aux pieds d'argile.

Où sont ses *mœurs?* Que sont devenues celles de l'Europe? Sans la morale publique est-il des lois? Qu'est l'ordre social sans la justice et la bonne foi? Ici la plume tombe des mains de l'écrivain condamné à tracer ce honteux tableau... Mais, des mœurs dans une révolution! corrupteurs de la morale des nations! insulaires perfides! pour qui la foi publique est un jeu,

et qui calculez de sang froid l'effusion du sang humain, l'indignation des hommes de bien appelle sur vos têtes la justice du temps ! elle vous crie : *Gardez votre or; laissez-nous nos enfans et nos mœurs*. Puisse le régénérateur de la France ramener la génération naissante aux mœurs simples et pures, et aux principes de vertu dont il offre le modèle ! C'est le cri unanime des nations qui le demande, et la force, appuyée sur l'exemple, l'obtiendra.

Quelle puissance, en effet, déploya plus de génie militaire ? Quel théâtre de gloire plus fécond pour la nation française que l'Italie ? L'Europe retentissait encore des exploits du grand Frédéric ; des manœuvres de ses troupes, de sa tactique : on ne pensait pas que l'avenir pût offrir des méthodes plus avantageuses, des développemens plus lumineux, un usage plus savant de l'artillerie, lorsque les Français, at-

taqués par *sept* puissances, et par les troupes les mieux exercées de l'Europe, n'ayant qu'une armée désorganisée, des officiers en fuite, des villes de guerre dont les fortifications tombaient en ruine, nuls approvisionnemens de guerre ni de bouche, se virent obligés d'entrer en campagne sur trois points différens, dans le midi et dans le nord de l'Europe.

D'abord ce ne fut que confusion, trahison, crainte, méfiance, désordre. Mais bientôt tout prend une face nouvelle : on imagine les gardes nationales; (209) succèdent la réquisition et la conscription. (210) Des hommes nouveaux, à peine connus comme soldats, deviennent des généraux qui étonnent les vieilles bandes formées par Frédéric : on s'empresse d'adopter et de perfectionner les moyens de tirer un très-grand parti de l'artillerie légère. Cette arme, apperçue par Gus-

'he, mise en usage par
'ério, poussée à une
ction par les Fran-
'e, conjointement
re et leur éton-
faire disparaître
.ce, et à leur assurer
victoire. A ces moyens mé-
.s s'en joignent d'autres qui
.nent de plus près à l'esprit, et
même au génie; les connaissances topographiques, (212) la découverte des aérostats et des télégraphes appliquée à l'art de la guerre, (213) les moyens d'augmenter la force de la poudre, ceux d'accélérer la fabrication des armes à feu, et une foule de riches découvertes; (214) enfin, cet élan du génie, inconnu jusqu'alors, qui osa embrasser un pays immense par plusieurs armées pour n'en faire qu'une seule, et n'avoir pour elle qu'un seul plan de campagne : ainsi,

depuis les bords de l'Océan jusqu'à ceux du Rhin, depuis les bords du Mein jusque dans la Calabre ou dans la Ligurie, (215) on vit des armées nombreuses, destinées à faire la droite, la gauche et le centre d'une seule armée, ayant lié toutes ses opérations, et les faisant correspondre; tous ses mouvemens étaient calculés, tous ses magasins préparés; n'étant arrêtée ni par les montagnes les plus hautes et les plus inaccessibles, ni par les rivières les plus rapides, les fleuves les plus larges, les lacs les plus grands les places les plus fortes, elle avait entre ses différentes parties le même ensemble qu'avait autrefois un corps de vingt mille hommes. L'espèce et l'organisation de ces armées réalisèrent le système de guerre, regardé comme fabuleux, de ces nations de l'antiquité qui s'ébranlaient toutes entières à la voix de la patrie en danger, ou qu

se transplantaient sous un climat étranger pour fonder de nouvelles colonies. La France toute entière s'était précipitée dans le feu de la guerre : chaque famille contribuait de ses forces physiques, industrielles et morales, à venger l'honneur français. Des armées si nombreuses, pourvues d'une artillerie proportionnée, occupant des positions très-étendues, forcèrent d'agrandir les opérations : dès-lors les plans des armées ennemies furent déconcertés par des plans plus vastes; les barrières naturelles furent renversées, les places fortes effacées par la masse immense des troupes françaises. Leur mobilité augmentait leur force; des succès continuels sur d'immenses développemens décourageaient l'ennemi; les lieux renommés pour inexpugnables eurent le sort des places fortes; leur importance ne fut que relative et momentanée. Jamais on n'avait embrassé

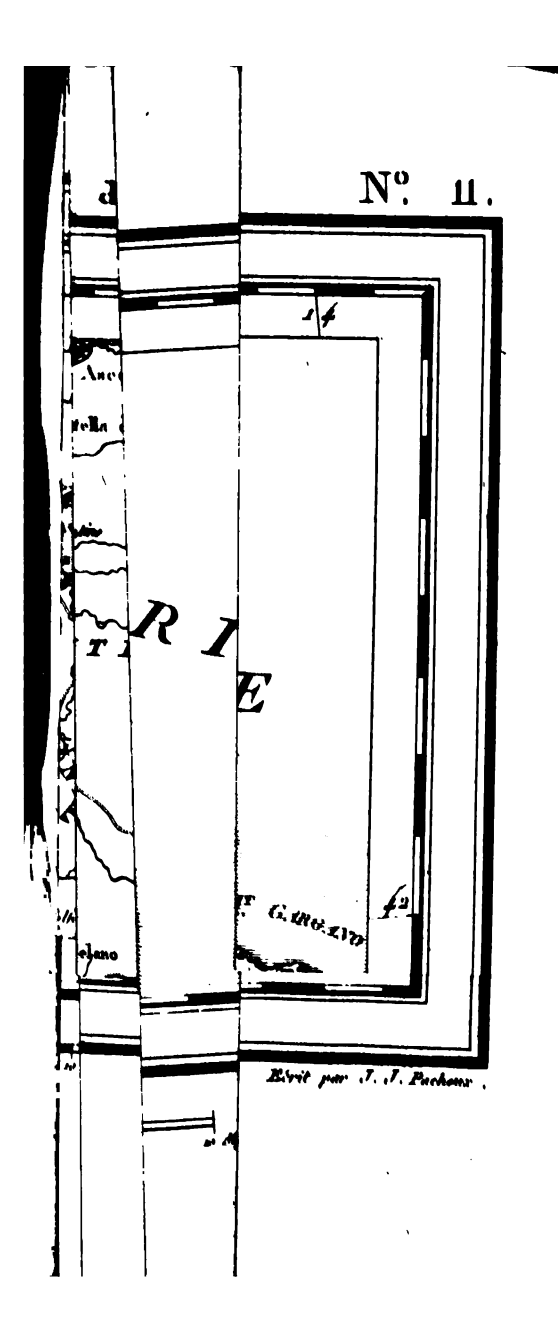
une si vaste circonférence de pays, de moyens et de mouvemens; les prodiges des Grecs et des Romains furent égalés, peut-être surpassés; l'usage, qu'on pourrait dire immodéré, de la baïonnette, distingua nos armées. Le nom français devint l'objet de l'admiration et de la terreur de l'Europe entière. Telle fut l'influence immortelle des guerres des Français en Italie, à la fin du dix-huitième siècle.

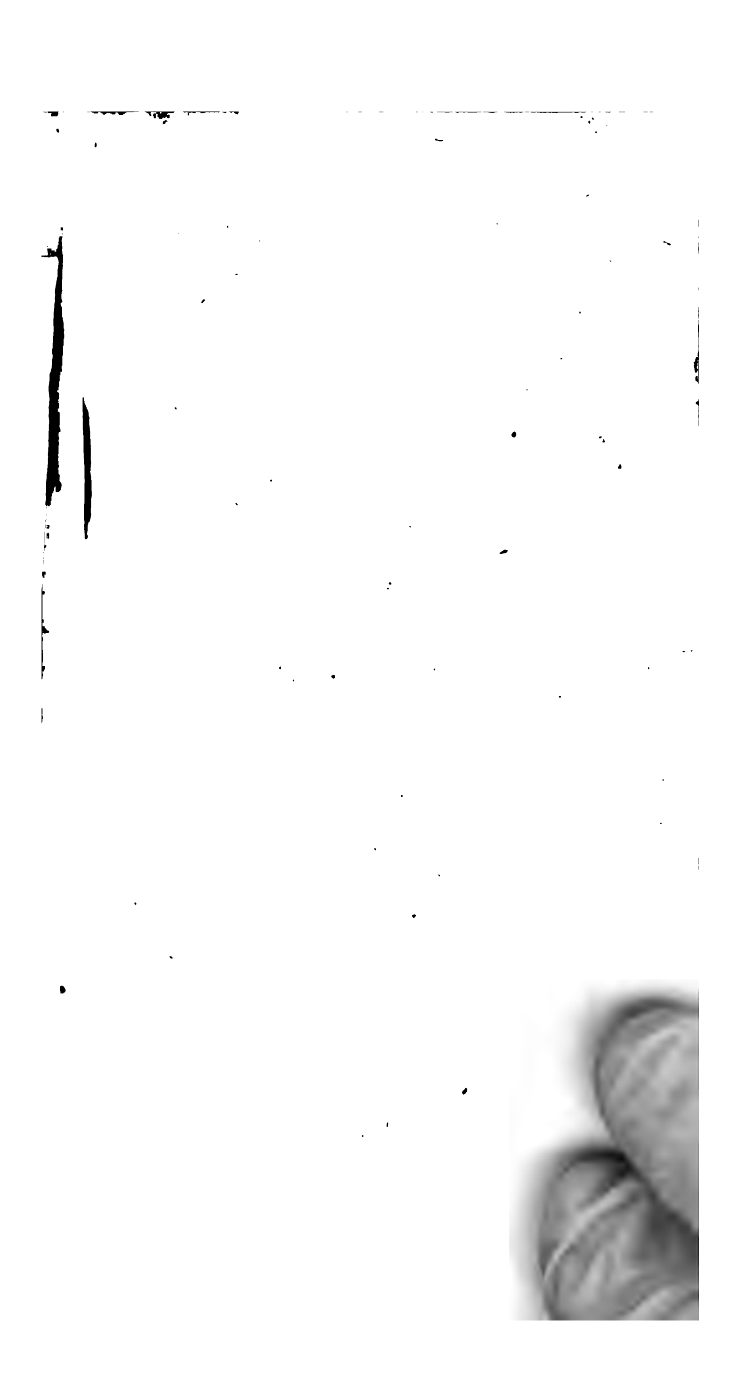
Mais, ce qui étonnera peut-être davantage la postérité, c'est que, parmi ces dissentions civiles, ce tumulte des armes, l'effroi général, le renversement des fortunes, tandis que les *sciences* étaient, pour ainsi dire, stationnaires et languissantes chez les autres peuples de l'Europe, leurs progrès se développaient en France avec une activité remarquable : du principe infaillible, de la mesure exacte de la terre, découla le système uniforme et

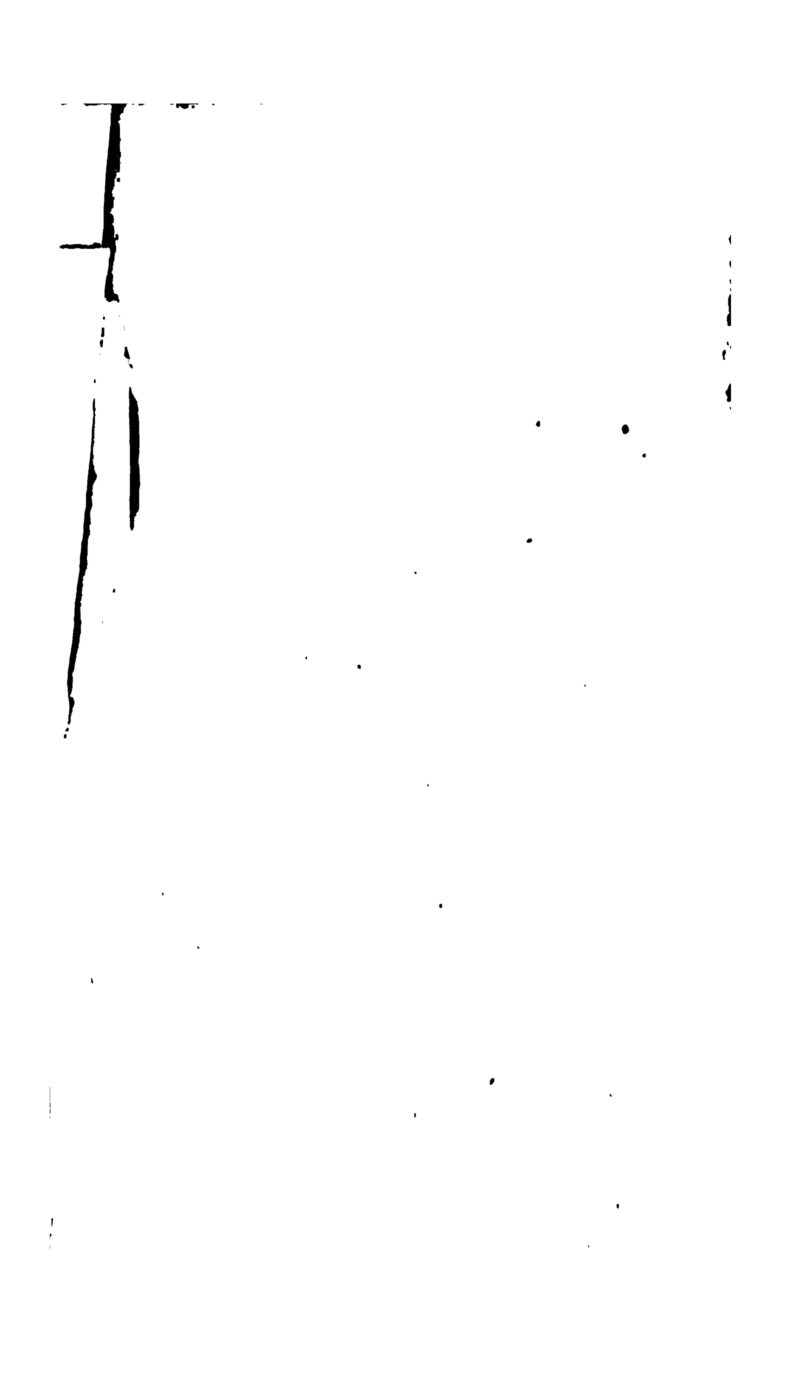
raisonnable des poids et des mesures; l'agrandissement du musée d'histoire naturelle fut décrété, ainsi que l'établissement de l'instruction publique. (216) Le collége de France reprit ses exercices; (217) à l'école polytechnique se rallièrent les fondateurs de la chimie moderne en Europe, les physiciens distingués, les mathématiciens célèbres qui ont perfectionné les méthodes analytiques et le calcul intégral: tous les savans semblèrent se réunir pour conserver le feu sacré prêt à s'éteindre dans le bouleversement universel: (218) l'école normale, (219) les écoles de médecine, (220) les écoles primaires, secondaires et centrales, (221) une foule de découvertes importantes dans les *arts*, objets des méditations du talent, (222) tels furent en peu d'années les élans du génie français, qui semblait sortir encore plus brillant du sein de la guerre civile.

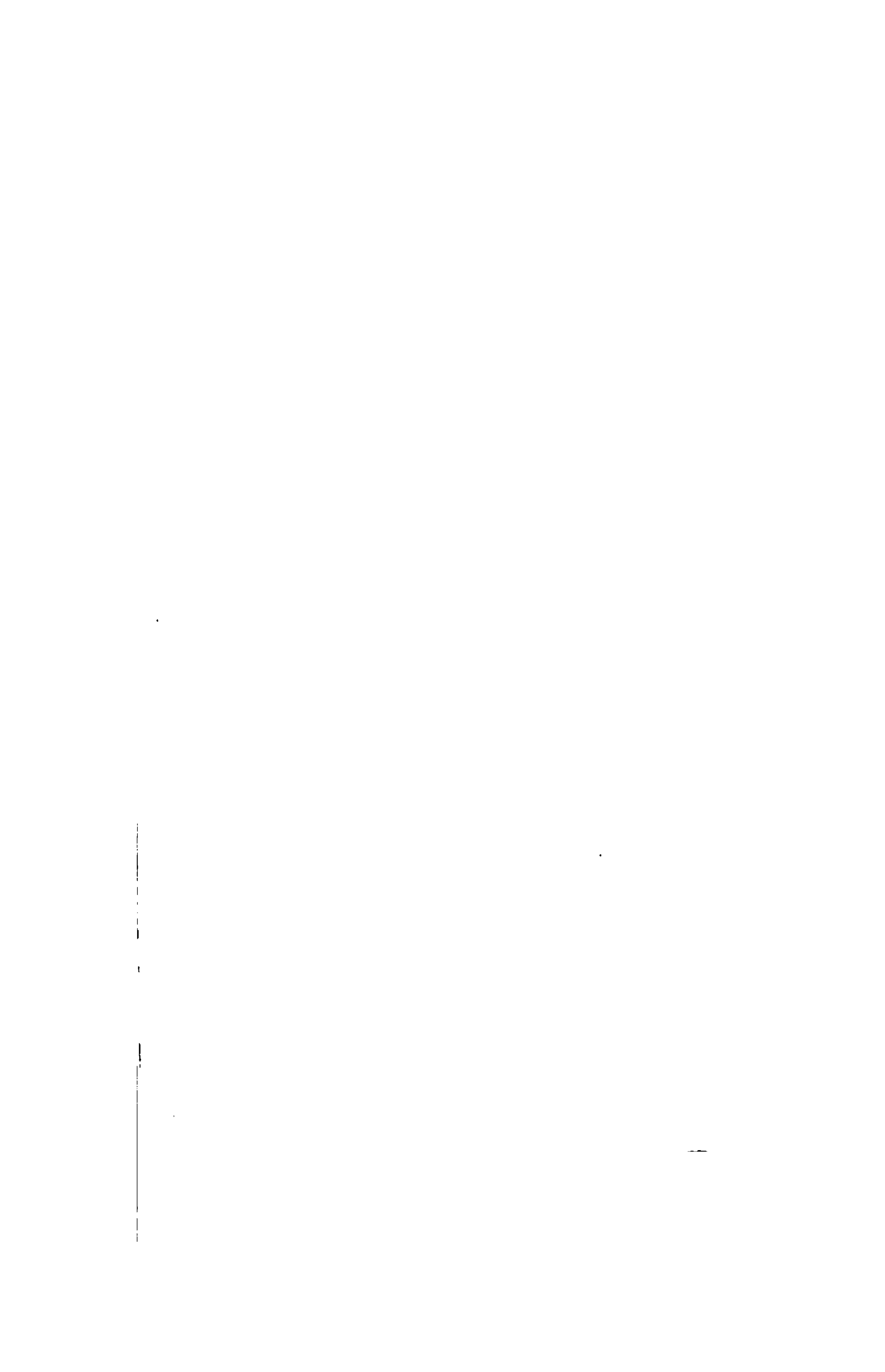
Quelle nation ! quel siècle ! quel ta-bleau pour l'homme de génie, qui transmettra aux générations futures un monument digne du grand sujet dont j'ai à peine ébauché une faible esquisse ! Qu'il sera doux de peindre un héros, unissant les palmes de la victoire aux lauriers des arts, assis au sanctuaire des sciences en descendant du champ de Mars, élevant d'une main un temple aux chefs-d'œuvre du génie, et, de l'autre, appelant les artistes pour les égaler ! Rome victorieuse traînait à son char des rois détrônés : la France triomphante ne compte ses trophées que par les richesses de l'esprit humain.

FIN DU LIVRE SIXIÈME ET DU TOME QUATRIÈME.


N°. 11.
14
R I
E
42
Écrit par J. J. Pachaux.









OCT 14 1938





